

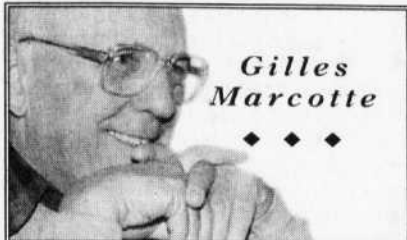


Romans québécois Page D 3  
Essais Page D 4 et D 6  
Le feuilleton Page D 5  
Walter Benjamin Page D 6  
Formes Page D 8



# LIVRES

## De mer en ville Rachel Leclerc



Gilles Marcotte

CARREFOURS

### Lire avec

La question mérite d'être posée: pour quoi accorder à des ouvrages de critique un temps qu'il serait plus profitable, semble-t-il, de consacrer à la lecture des œuvres qu'ils dissèquent?

Je ne parle pas des professeurs de littérature, qui entretiennent la flamme de l'analyse, de la réflexion, en lisant leurs collègues d'ici ou d'ailleurs. Je parle de gens comme vous et moi, de lecteurs qui n'ont pas un programme de lecture parfaitement rigoureux, organisé, qui aiment flâner dans les librairies, qui n'ont pas trop honte de lire des romans policiers et qui regardent de temps à autre, à la télévision, l'aimable Bernard Pivot. Justement, est-ce qu'on en invite parfois, des auteurs d'ouvrages critiques, à *Bouillon de culture*? Des biographes, parfois, à la rigueur, comme ce monsieur Attali, il y a quelque temps, qui avait l'air de savoir tant de choses sur Blaise Pascal. Ou encore un Pierre Dumayet, lui-même artisan de la télévision et qui, dans un petit livre agréable, plus parlé qu'écrit, *Autobiographie d'un lecteur*, nous fait part, entre autres nombreux sujets, de l'immense passion qu'il a pour Flaubert. Mais des critiques, au sens où j'entends le mot, des gens qui pensent assez longuement et écrivent de même sur la littérature, les œuvres littéraires, non, vraiment. Il ne faut pas faire fuir le chaland et mettre ainsi en danger une émission littéraire qui a déjà du mal à survivre dans le tapage ambiant.

(Je m'excuse de me référer aussi fréquemment à l'émission de Pivot mais c'est qu'elle représente, mieux qu'aucune autre, l'aspect mondain de la vie littéraire, la façon dont elle se vit, s'échange, se parle sur la place publique.)

On ne fera pas à Pierre Dumayet l'injure de le traiter de critique. Il fut, à la télévision, avec son collègue Pierre Desgraupes, l'animateur d'une émission littéraire qui avait du ton, *Lectures pour tous*. C'est d'un même tenant que, dans *Autobiographie d'un lecteur*, il raconte sa vie, ses lectures et ses aventures de télévision, avec une simplicité (fausse, heureusement) souriante. *Madame Bovary*, c'est lui. Le roman de Flaubert, il le connaît littéralement par cœur. Il peut prendre l'auteur en flagrant délit d'inexactitude, de négligence factuelle. Ce qui lui fait poser une question essentielle: «A-t-on le droit de dire qu'on déteste un personnage de roman? Les sentiments que nous éprouvons pour des personnages fictifs sont-ils réels? Chacun a le droit de répondre par oui ou par non.» Pour Dumayet, c'est oui, plutôt oui, oui avec quelques nuances. Oserai-je dire que, pour moi, professeur d'université à la retraite (c'est un de mes chapeaux), quiconque n'a pas eu la tentation de ce oui n'a jamais lu un roman?

Il y a aussi, forcément, dans un tel livre, beaucoup d'anecdotes, de réflexions diverses. Vous ne savez sans doute pas que l'aubergiste de La Haye, où naquit Descartes, s'appelle Mme Raison. Ou que Flaubert, encore lui, se méfiait de la journée du mardi. On apprend plusieurs choses de cet ordre, chez Dumayet. Et on retient ce court passage sur mai 1968, plus profond qu'il ne le paraît d'abord: «Je garde un bon souvenir de Mai 68. Presque tout le monde avait le même âge. Presque tout le monde avait raison. Finalement, tout le monde a eu tort.»

Charles Du Bos, bien sûr, c'est autre chose, immensément autre chose, et je ne parlerai de ce grand critique, un des plus grands du XX<sup>e</sup> siècle, qu'avec une sorte de pudeur, comme d'une amitié toute personnelle. Ceux qui ont fait leur cours classique se souviendront peut-être d'un *Qu'est-ce que la littérature?* un peu mou, qu'ils remplacèrent quelques années plus tard par celui de Jean-Paul Sartre, décidément plus moderne, plus agressif. Quelques-uns s'égarèrent, imprudemment peut-être, dans les milliers de pages du *Journal* ou des *Approximations*. J'entends dire que d'autres, ou les mêmes, y reviennent, attirés par un critique qui est aussi un véritable, peut-être un grand écrivain, et dont l'œuvre s'offre en contrepoint à l'esprit de fuite qui est la marque de notre temps.

VOIR PAGE D 2: LIRE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Rachel Leclerc est discrète. Simplement vêtue, dans le restaurant de l'ouest de la ville où elle m'a donné rendez-vous, elle offre au monde un visage sans fard. C'est à l'intérieur, dans l'invisible, que bat sa poésie, sa prose. Dans *Ruelle Océan*, le dernier roman qu'elle a fait paraître chez Boréal, Rachel Leclerc, qui est originaire d'un village appelé Nouvelle, en Gaspésie, livre un regard attentif sur la ville, sur le quartier pauvre du centre-sud de Montréal, avec ses itinérants et ses poubelles qui débordent. Avec l'œil du poète, au milieu de la laideur et de la souffrance, au delà du cynisme, elle voit reluire la beauté.

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Lorsqu'elle a emménagé dans l'est de Montréal, il y a quelques années, Rachel Leclerc confondait la bruit de la circulation de l'avenue Papineau avec celui du ressac de l'océan. «Comme un roulis qui s'arrête et qui continue», dit-elle. Sursaut de poète? C'est en tout cas cette observation qui a donné son titre à son dernier ouvrage,

*Ruelle Océan*. Et l'action de *Ruelle Océan* se déroule précisément dans ce quartier, à l'angle des rues Papineau et Ontario, entre les effluves de monoxyde de carbone et celles des usines de cigarettes, selon la direction d'où vient le vent. Un quartier où «le collier du rêve est si court, écrit-elle, qu'il vous étrangle au moindre mouvement».

Un quartier, écrit-elle encore, «où le savoir est si pauvre que la pauvreté elle-même apparaît comme une punition méritée». Car c'est la pauvreté, une pauvreté qui s'est développée au cours des dernières années, qui a été son plus grand choc. «Pour moi, la pauvreté à Montréal, c'est quelque chose de très troublant», ajoute-t-elle en entrevue.

Le roman, poli comme une œuvre d'art, ciselé comme un bijou, met en scène une femme, devenue infirmière en ville, et suit la déchéance de son père, diminué par un infarctus et entretenu devenu tenancier d'une cour et d'une collection de débris qu'il entretient avec les soins d'un artiste. Entre l'héroïne et son père, il y a des tensions, bien sûr, mais il y a aussi de la tendresse, ce passé commun, jamais nommé de vive voix, qui les lie devant le monde.

Loin de la mer, le quotidien apporte son lot de miséreux, d'ancienne clientèle d'hôpitaux psychiatriques et d'autres fous qui errent dans les rues et fouillent allégrement les poubelles dans l'indifférence générale. «J'avais envie de dire ce que je pensais», explique Rachel Leclerc.

VOIR PAGE D 2: LECLERC

« Pour moi,  
la pauvreté  
à Montréal,  
c'est quelque  
chose de très  
troublant »

# LIVRES

## LIRE

Il y a deux façons, pour une œuvre ou pour un homme, de vieillir : bien, ou mal

SUITE DE LA PAGE D 1

Me voici donc devant les *Approximations*, qui viennent d'être rééditées dans un seul immense volume de plus de 1500 pages. Non pas devant dans, c'est-à-dire nageant dans un fleuve de mots dont le cours tranquille ne paraît pas avoir de fin. La critique de Charles Du Bos a vieilli, sans doute. Il y a deux façons, pour une œuvre ou pour un homme, de vieillir : bien, ou mal. La critique de Du Bos a bien vieilli, dans la mesure même où ses défauts, ou ce que l'on pourrait considérer comme des défauts, longeur des développements, attention à des détails infimes, deviennent cela même qui nous tient à cœur, nous instruit. Elle n'appartient pas à ce qu'on appelle la critique savante, avec *tremendous foot notes*, non plus qu'à la critique journalistique, celle de la première réception. Elle fait flèche de toutes sortes de circonstances : hommages, entretiens, conférences, pour déployer un discours subtil, fertile en distinctions, qui semble tourner habilement autour du pot, si je puis me permettre cette expression, mais en réalité se dirige d'un pas sûr vers la découverte essentielle. Du Bos cite beaucoup, à grandes pages. Et si nous lisons ces trois ou quatre pages de Proust, de Tolstoï, de Claudel comme si nous ne les avions jamais lues, c'est que nous avons été mis en condition par le texte critique.

Nous lisons Proust avec Du Bos, en compagnie de Du Bos

En vérité, nous ne lisons pas une étude sur Proust écrite par Du Bos, nous lisons Proust avec Du Bos, en compagnie de Du Bos. Un chroniqueur que je ne saurais nommer, parce qu'à la fois il m'amuse et m'agace considérablement, se rapprochait à Du Bos, entre autres choses également graves, d'avoir encombré ses *Approximations* d'études trop élogieuses sur des auteurs disparus très vite de l'horizon littéraire, comme Gérard d'Houville, Jacques Sindrail, May Sinclair, Marcelle Sauvageot et tutti quanti. Charles Du Bos, que l'on imagine trop facilement égaré dans les hautes sphères de l'esprit, tenait à ses contemporains : «*Les choses, écrivait-il, que nous rencontrons chez un vivant, chez un contemporain, alors même qu'elles peuvent être moins haut situées que celles que des morts auraient à nous offrir, produisent souvent sur nous une "impression" plus forte parce que plus contagieuse : "presque physique", l'adjectif est la justesse même, et ici aussi [...] il faut laisser tomber le "presque".*» Mais il se trouve, belle chance, que parmi les contemporains de Charles Du Bos, se trouvaient aussi Marcel Proust, Paul Claudel, André Gide, François Mauriac, et même le comte Tolstoï... D'autre part, les contemporains ne sont pas tous de notre époque, bien entendu. Dumayet, pour finir : «*Tous les textes peuvent se lire comme s'ils étaient nos contemporains. Ou comme si nous étions les leurs.*»

## LECLERC

Chez elle, l'indignation s'exprime doucement

SUITE DE LA PAGE D 1

Lancée sur le sujet, elle devient intarissable. «*Depuis quelques années, je ne sais pas si vous constatez la même chose que moi, mais on voit de plus en plus de gens fouiller les poubelles, dans ce quartier-là notamment [...]. Il y a un problème de société que la pauvreté seule n'explique pas. Je ne sais pas si cela a un rapport avec la désinstitutionnalisation psychiatrique qu'il y a eue il y a quelques années, mais je pense qu'il y a beaucoup de gens à Montréal qui souffrent de désordres psychiques. [...] Peut-être qu'on a perdu de la fierté, dans le fond. On en a perdu beaucoup, je pense, depuis 15 ou 20 ans.*» Elle ajoute que son roman «*n'est pas un roman gentil*», qu'il parle de choses négatives et que c'est pour cela qu'elle a peur de la critique. Il y a en Rachel Leclerc une pudeur qui condamne son propre cynisme. Pour tant, chez elle, l'indignation s'exprime doucement, en jets de mots qui scintillent sous les yeux, avec la souffrance comme toile de fond. La vie dans ce quartier, près des rues Ontario et Papineau, semble durer une éternité. Durant cette éternité, la femme consulte un psychiatre et lui raconte sa vie. Dans l'écrire de ses souvenirs, la narratrice retrouve son premier amour, un Noir vagabond rencontré dans une grange désaffectée. Un voyageur en provenance de Montréal, de ceux que Rachel Leclerc voyait passer, près de chez elle, dans sa jeunesse. Un de ces pouceux, hippie sur les bords, qui tentait une ballade vers Gaspé, cher-

chant la mer, et dont elle admirait la liberté.

«*Selon la tradition, écrit-elle, le quêteux qui pénètre dans une maison pour un repas doit, en échange, faire le récit de ses voyages pour l'édification de ses hôtes, qui sont sédentaires*», lit-on. Ainsi Harold devint-il son amant.

Comme la vie de l'écrivaine, qui s'est déroulée entre la ville et la campagne, et même si le roman n'est pas autobiographique, l'action fait des allers-retours entre la vallée de la Matapédia et la grande ville de Montréal.

En fait, Rachel Leclerc a pris le chemin de Montréal dans la jeune vingtaine. C'était après avoir rencontré le poète Michel Beaulieu, qui l'avait encouragée dans ses ambitions. «*C'était un très grand poète*», dit-elle en se souvenant de l'homme, mort prématurément. Elle a abordé la grande ville avec l'intention de devenir écrivain et de rencontrer d'autres écrivains. Depuis, elle a publié de nombreux recueils de poèmes, notamment *Rabatteurs d'étoiles* (Noroit), qui a remporté le prix Alain-Grandbois, et *Les Vies frontalières* (Noroit), couronné du prix Emile-Nelligan et du prix Jovette-Bernier. Mais ce sont les thèmes de son dernier recueil de poésie, *Je ne vous attendais pas*, publié au Noroit, qui sont le plus repris dans *Ruelle Océan*. Il y a déjà de cette indignation contenue, de cette colère larvée, dans cet univers «*où vous n'existez pas moins que les anges / qui passent un coup d'aile au pare-brise / des gens pressés de traverser leur enfance / s'étonnant de retrouver leur propre odeur / dans ce quar-*



tier de toc et de rouille», comme elle l'écrivait déjà dans la suite intitulée *Quartiers*. De la campagne, elle évoque volontiers la beauté. Et relève qu'on voit rarement plus d'un ou deux mendiants dans un seul village. Mais la vie aurait aussi été incomplète pour elle sans ce séjour à la ville, avec son bourdonnement culturel, son activité, sa laideur même. «*Est-ce que je me sens déracinée? Peut-être un petit peu, mais je ne souffre pas de cela. Je souffre d'autre chose*», dit-elle. *Ruelle Océan* témoigne d'ailleurs d'une autre poésie que celle qu'on retrouvait dans *Noces de sable*, son premier roman, qui se déroulait au bord de la mer, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et pour lequel elle avait notamment remporté le prix Henri-Quéffelec, en France. «*Parce que Noces de sable se passe au bord de la mer, et là, jus-*

tement, j'ai voulu exploiter la poésie de la ville. Pour moi, la poésie de la ville est la poésie des petites gens, des travailleurs, voire de la pauvreté. On est bien servi quand on cherche ce genre de poésie-là à Montréal», poursuit-elle.

La narratrice de *Ruelle Océan* est une enfant de l'étranger. La mort de sa mère l'a projetée vers une famille d'accueil avant de la ramener à son père, de l'en chasser et de la faire revenir vers lui une dernière fois. On peut d'ailleurs se perdre dans le dédale de ces départs et de ces arrivées.

«*Elle a dépassé le mur du son de la solitude et de la souffrance, ce qui fait qu'elle est revenue sur l'espace de cynisme et de détachement qu'elle avait eus, elle redevient une personne humaine ou humaniste*», dit-elle.

Peut-être est-ce cette femme que Rachel Leclerc est devenue, légèrement apaisée, au milieu de la quarantaine? L'écrivaine se promet d'ailleurs de poursuivre son œuvre mais ajoute avoir toujours besoin de temps pour écrire. Le temps d'observer, le temps de ne rien faire, le temps de regarder et de réfléchir. Ce temps qu'on revoit filer sous nos yeux lorsqu'on parcourt ses pages. Parce que, pour savourer vraiment une œuvre aux tels accents poétiques, intense et intimiste, il faut aussi avoir le temps de lire.

RUELLE OCÉAN

Rachel Leclerc

Boréal

Montréal, 2001, 176 pages

## ESSAIS

# Contre Trudeau

Un virulent pamphlet de l'historien Michel Brunet

LOUIS CORNELIER

Virulent pamphlet anti-trudeauiste, cet opuscule du grand historien nationaliste Michel Brunet (1917-1985) contient quatre articles publiés entre 1968 et 1974. Réunis et réédités par Guérin à l'occasion du décès de l'ancien premier ministre du Canada, ces textes visent entre autres à dénoncer l'opportuniste de Trudeau, ancien intellectuel citibliste recyclé en politicien insolent, mais surtout à démolir la pensée trudeauiste, dépassée et fautive de troubles. Au Trudeau progressiste, visionnaire et intellectuel chanté

par des admirateurs naïfs, Michel Brunet oppose le sien, un homme politique nuisible et sans vision, ivre de pouvoir : «*Son manque de générosité, sa suffisance, son incapacité de communiquer aux inquiétudes de ceux que la vie n'a pas favorisés, son élitisme de patricien déguisé en défenseur de la démocratie, son mépris pour les hommes obligés de se soumettre aux détenteurs de l'autorité se sont manifestés dans toute leur dimension.*»

L'erreur de Trudeau, ce ne fut pas, écrit Brunet, de défendre un antinationalisme de principe. Ce fut, au contraire, de s'accrocher à un «*nationalisme messianique*» canadien-français pé-

nié, totalement déconnecté de la réalité québécoise post-Révolution tranquille.

La «*mutation profonde*» qui a fait du Canadien français un Québécois, Trudeau, par ignorance sociologique, l'a manquée : «*Héritier de l'ancien nationalisme canadien-français, celui de l'époque Cartier-Laurier-Bourassa-Lapointe ou les élites traditionnelles, pour oublier leur impuissance, se consolaient en rêvant ouvertement ou secrètement d'une reconquête démographique ou psychologique du Canada, il s'imagine appelé à édifier un nouveau pays.*»

Son «*rêve intérieur d'idéologue*» aura donc contribué à faire hon-

neur, sous de faux prétextes, le nationalisme québécois au Canada anglais, à pourrir le climat national et à retarder l'avènement souhaitable d'un nationalisme québécois mature, libéré de «*l'irréalisme des objectifs continentaux du nationalisme canadien-français messianique d'hier*». La claque est sévère, ramassée et retentissante.

L'HISTORIEN MICHEL

BRUNET JUGE PIERRE

ELLIOTT TRUDEAU

Michel Brunet

Ed. Guérin

Montréal, 2000, 90 pages

## GROUPE Renaud-Bray

PALMARÈS HEBDOMADAIRE selon les ventes de nos 24 succursales Du 24 au 30 janvier 2001

1	PSYCHO.	La synergologie	37	Philippe Turchet	L'Homme
2	ROMAN	99 francs	19	F. Belgeder	Grasset
3	ROMAN Q.	Gabrielle ♥	9	Marie Laberge	Boréal
4	JEUNESSE	Harry Potter et la coupe de feu, tome 4 ♥	10	J.-K. Rowling	Gallimard
5	HUMOUR	Journal d'un Ti-Mé	12	Claude Meunier	Leméac
6	HUMOUR	Les chrétienneries	17	Pascal Beausoleil	Intouchables
7	POLAR	Les rivières pourpres ♥	156	Jean-C. Grangé	Albin Michel
8	ROMAN	La pierre de lumière, tome 4 - La place de vérité	3	Christian Jacq	XO éd.
9	ROMAN Q.	Un parfum de cèdre ♥ - Éd. compacte	17	A.-M. MacDonald	Flemmarion Qc.
10	CUISINE	Encore des pinardises ♥	16	Daniel Pinard	Boréal
11	ROMAN Q.	Un dimanche à la piscine à Kigali ♥	14	G. Courtemanche	Boréal
12	PRATIQUE	Le guide de l'auto 2001	17	Duval & Duquet	L'Homme
13	SPIRITU.	Communions avec Dieu	4	Neale D. Walsh	Ariane
14	PSYCHO.	Cessez d'être gentil, soyez vrai !	3	T. D'Ansembourg	L'Homme
15	PSYCHO.	À chacun sa mission	60	J. Monbourquette	Novallis
16	POLAR	Hannibal ♥	53	Thomas Harris	Albin Michel
17	JEUNESSE	Chansons drôles, chansons folles (Livre & DC) ♥	20	Henriette Major	Fides
18	ESSAI Q.	La simplicité volontaire	149	Serge Mongeau	Écoociété
19	PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	170	I. Nazare-Aga	L'Homme
20	PSYCHO.	La guérison du cœur	53	Guy Corneau	L'Homme
21	PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	24	Lise Bourbeau	E.T.C.
22	ROMAN	Madame Socrate ♥	12	Gérald Messadié	Lattès
23	PSYCHO.	Grandir : aimer, perdre et grandir	360	J. Monbourquette	du Richelieu
24	ESSAI Q.	Lettre ouverte aux Français qui se croient le nombril du monde	9	D. Bombardier	Albin Michel
25	ROMAN	Et si c'était vrai...	53	Marc Lévy	R. Laffont
26	ROMAN	Métaphysique des tubes	20	Amélie Nothomb	Albin Michel
27	CUISINE	Sushis faciles ♥	35	Collectif	Marabout
28	CUISINE	Le guide du vin 2001	13	Michel Phaneuf	L'Homme
29	GUIDE	Montréal : les lumières de ma ville	65	Marcoux & Pharnand	L'Homme
30	B.D.	Le troisième testament n° 3 - Luc ou le souffle du taureau	2	Dorison & Alice	Glénat
31	RÉCIT	Ébène ♥	10	R. Kapuscinsky	Plon
32	PSYCHO.	Les manipulateurs et l'amour	18	I. Nazare-Aga	L'Homme
33	ÉSOTÉR.	Horoscope 2001	23	Anne-M. Chailfoux	7 Jours
34	ROMAN	Dans ces bras-là ♥ - Prix Femina -	17	Camille Laurens	P.O.L.
35	PSYCHO.	Je t'aime, la vie ♥	15	C. Bensaïd	R. Laffont
36	HORREUR	Jusqu'au bout de la nuit	2	Dean Koontz	R. Laffont
37	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus ♥	361	John Gray	Logiques
38	HUMOUR	Choses à ne pas faire	15	Bruno Blanchet	Intouchables
39	PSYCHO.	Lâcher prise	421	Guy Finley	le Jour
40	ÉDUCATION	Les carrières d'avenir au Québec 2001	2	Collectif	Ma carrière

### Livres -format poche

1	JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3 ♥	59	J.-K. Rowling	Folio junior
2	ROMAN	Geisha ♥	38	Arthur Golden	Livre de poche
3	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	11	Dalai-Lama	J'ai lu
4	JEUNESSE	À la croisée des mondes, tome 1 - Les royaumes du Nord ♥	39	Philip Pullman	Folio junior
5	ROMAN	La montagne de l'âme ♥ - Prix Nobel de littérature -	49	Gao Xingjian	de l'Aube

♥ : Coup de cœur RB ■ : 1ère semaine sur notre liste

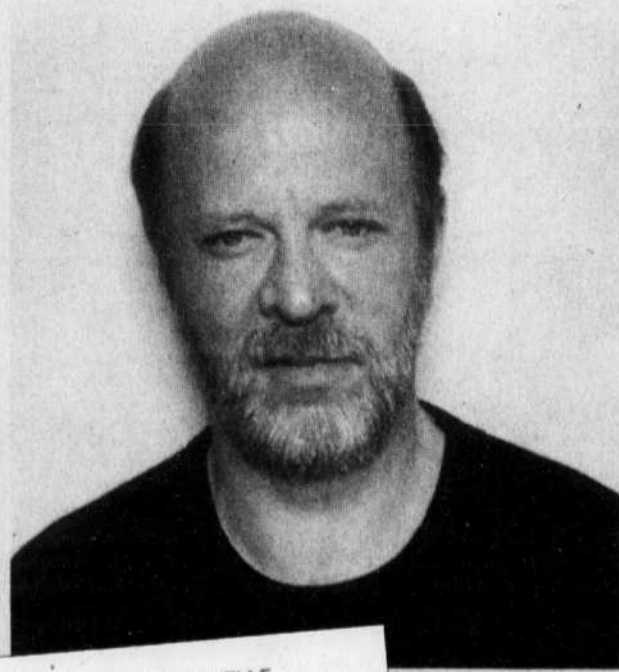
N.B. : Les dictionnaires et les titres à l'étude sont exclus

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance : (514) 342-2815  
www.renaud-bray.com

## LUC LAROCHELLE

Ada regardait vers nulle part



LUC LAROCHELLE  
ADA REGARDAIT VERS NULLE PART  
LES HERBES ROUGES / NOUVELLES

Une vraie leçon d'écriture et de littérature.  
S. Péan, La Presse

Quel plaisir !  
J.-F. Crépeau,  
Le Canada Français

Sobre et sûr.  
P. Navarro, Voir

Formidable.  
Fascinant.  
C'est un exploit.  
R. Lévesque,  
Un dimanche à la radio

96 p., 14,95 \$

LES HERBES ROUGES / NOUVELLES

## JEAN-MARC BRUNET

nous offre une biographie unique sur l'histoire de ce grand Québécois, père de la souveraineté et pionnier de la naturopathie !

Le prophète solitaire :

Raymond Barbeau et son époque

Connaissez les faits sur l'origine de l'idée de souveraineté moderne !  
Une œuvre de 582 pages,  
avec reproductions de documents d'époque !

Commandez en envoyant un chèque ou mandat de 34,95\$ (frais de poste inclus) à l'adresse suivante :  
Ordre naturiste social, 8523 Saint-Denis  
Montréal, Québec, H2P 2H4

Ou visitez le [www.jmb-lenaturiste.ca](http://www.jmb-lenaturiste.ca)  
Dédicace de l'auteur sur demande

SOUVERAINETÉ

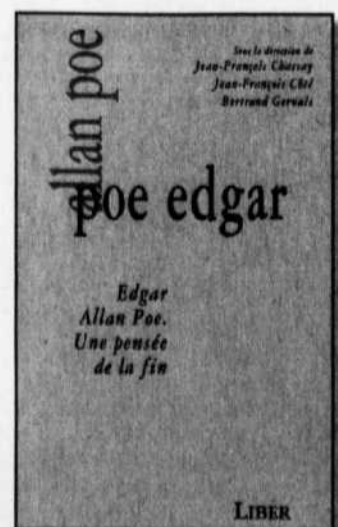
## LIBER

sous la direction de  
J.-F. Chassay, J.-F. Côté et B. Gervais

Edgar Allan Poe  
Une pensée de la fin

Collaborateurs :

- Renald Bérubé
- Rachel Bouvet
- Jean-François Chassay
- Isabelle Cossette
- Jean-François Côté
- Valérie de Courville Nicol
- Kim Doré
- Bertrand Gervais
- Marie-Renée Larochelle
- Jean Morency
- Jean-Pierre Vidal
- Nicolas Xanthos



204 pages, 24 dollars

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Une femme insaisissable

BENNY VIGNEAULT

Que ce soit au théâtre, au cinéma ou encore en littérature, la multiplicité des points de vue sur un même événement constitue, pour celui qui sait en tirer profit, un procédé riche de possibilités. Entre autres exemples, pensons à l'incontournable *Rashômon*, du réalisateur japonais Akira Kurosawa, au *Cercle de la croix*, de l'écrivain anglais Ian Pears, ou encore aux *Fous de bassan*, de la très regrettée Anne Hébert. Pour l'élaboration de son cinquième roman, *Chroniques pour une femme*, Lise Vekeman a choisi de puiser à cette eau et s'en tire avec des résultats plus que dignes d'intérêt.

D'abord, au cœur de l'intrigue, un mystère: une femme aux portes de la quarantaine repose entre la vie et la mort dans une chambre d'hôpital de la petite municipalité de Bermont. La veille, on l'a retrouvée noyée sur les berges du lac, près de l'Auberge des Lilas, qu'elle fréquentait depuis quelques années. Gabrielle Varin a-t-elle voulu se suicider? A-t-elle été victime d'une tentative de meurtre ou s'agit-il simplement d'un accident?

Pour mieux répondre à ces questions et ainsi résoudre l'énigme, le roman est divisé en quatre parties précédées d'un prologue et suivies d'un épilogue. L'ensemble du récit est pris en charge par un narrateur omniscient qui, en quatre chapitres, donne l'occasion à une personne qui connaît de près ou de loin la victime de prendre la parole. Seront alors entendus, dans l'ordre, le mari de Gabrielle (Jérôme), le serveur qui l'a sortie de l'eau et qui l'a ramifiée *in extremis* (Roger), une ancienne amante (Yukiko) puis, en dernier lieu, son frère Olivier.

Si ces quatre témoignages permettent au lecteur d'en apprendre davantage sur les circonstances entourant la «noyade» de Gabrielle, ils dressent d'elle néanmoins quatre portraits fort différents, voire, à plus d'un titre, contradictoires. Qui dit vrai dans cette histoire? Dès les premières pages, la question est lancée: qui est Gabrielle Varin?

Ainsi apprend-on, par exemple, qu'elle vivait dans la hantise d'être abandonnée, que la mort tragique de sa mère, alors qu'elle avait à peine douze ans, l'a profondément

marquée, qu'avant d'être mariée, Gabrielle a entretenu pendant onze mois et demi une relation amoureuse avec une artiste asiatique, qu'elle louait à l'auberge, de façon plus ou moins régulière, une chambre avec vue sur le lac, toujours la même, qu'elle s'y enfermait et commandait une bouteille de vin rouge. On découvre aussi pourquoi le lac la fascinait autant qu'il l'effrayait.

*Chroniques pour une femme* est un roman psychologique construit avec soin et rigueur qui, grâce à un judicieux échange de voix entre les différentes instances narratives — le narrateur omniscient et les quatre personnages —, s'applique à livrer l'information avec parcimonie, dans un style concis et vif, de façon à soutenir l'intrigue. L'ordre d'entrée des témoins n'est pas anodin, ni le choix des citations, ni celui de la trame temporelle du roman.

À travers l'histoire de cette femme tourmentée, mystérieuse et insaisissable, Lise Vekeman aborde à nouveau des thèmes qui lui sont chers: l'enfance, la mort, la mémoire, l'apprentissage de la douleur, dès l'enfance, par la perte de ceux qu'on aime. *J'ai peur, Mabie, lui confiera trop tard son frère. Peur de moi, de ma mémoire. Comment puis-je avoir emmagasiné autant d'événements, chaque saison du passé, tes affrontements et tes peines, mes excès d'inquiétude? Je n'étais qu'un gamin! Pas vraiment. Sans doute étais-je vieux. Le malheur vieillit les enfants.*

En bout de course, après avoir «fait connaissance» avec Gabrielle dans toute sa complexité, la question de savoir ce qui lui est vraiment arrivé en cette soirée du 8 octobre demeure somme toute secondaire. Au fil du récit, l'intérêt du lecteur se transporte ailleurs. Qui était Gabrielle Varin? Mais, surtout, par quels concours de circonstances est-elle devenue la femme qu'on retrouve dans le coma au début de cette histoire? La vérité nous file toujours un peu entre les doigts...

## CHRONIQUES

## POUR UNE FEMME

Lise Vekeman  
L'Instant même  
Québec, 2000, 204 pages

## Vues sur l'espace de notre imaginaire

## LE ROMAN DU QUÉBEC

Jacques Allard  
Québec Amérique  
Montréal, 2000, 468 pages

Jacques Allard est un intellectuel qui ne se défend pas de l'être. Professeur d'université et chercheur, il fait de la critique littéraire savante mais sait également s'adonner à la vulgarisation. Il se voit surtout comme «un commentateur à préoccupation pédagogique», «un praticien de la critique savante ou professionnelle qui voudrait rester un peu mondain»: c'est ce qu'il écrit dans *Traverses*, un essai sur la critique littéraire d'ici (Boréal, 1991). On se souviendra d'ailleurs qu'il a tenu, de 1992 à 1996, la présente chronique dont il a publié certains de ses textes sous le titre *Le Roman mauve* chez Québec Amérique, en 1997.

Allard a sans doute lu à peu près tous les textes, littéraires ou apparentés, publiés chez nous depuis les débuts. Compte tenu de la jeunesse relative de notre littérature, ce n'est pas un exploit, et Allard ne s'en vante pas. Toutes ces œuvres sont cependant à sa disposition, ne serait-ce que pour faire l'objet d'une référence ou d'une comparaison. Mais qu'on se rassure: son «roman du Québec» n'est pas pour autant une anthologie, ni un quelconque manuel. Il s'agit plutôt d'une synthèse, ouvertement partielle, de notre production romanesque, d'un récit imaginaire mais signifiant — d'où son titre — qui, des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé aux *Fous de Bassan* d'Anne Hébert, nous raconte, en quelque sorte.

Pourquoi Allard a-t-il choisi de s'attarder sur tel roman plutôt que sur tel autre? Certains, jugés marquants par la critique et la tradition, s'imposent d'évidence. D'autres pourront surprendre: le *Marie Calumet* de Rodolphe Girard et, davantage encore, *Le Dé-*

*butant* d'Arsène Bessette ou le *Fontile* de Robert Charbonneau, qu'on ne lit plus guère et dont Allard souligne par ailleurs les faiblesses. Mais dans la perspective de la sociocritique, ou «topocritique», sur laquelle l'essai d'Allard prend appui, tous ces romans méritent d'être retenus: chacun d'eux explore une part de l'espace, réel ou imaginaire, de son époque.

Car la grande affaire des romans, la dimension qui les hante presque tous, ce serait l'espace, selon Allard, qu'il faut entendre ici dans toutes ses acceptions possibles: littérale — les lieux dont parle le roman et leur signification —, symbolique, voire formelle puisque la structure même d'un roman peut également être vue comme une configuration particulière avec ses propres voies de passage, ses lieux de rassemblement, etc. Allard, dans sa thèse de doctorat sur Zola, avait déjà décelé dans l'entreprise de cet écrivain un véritable écosystème de cet espace, où «le temps est secondaire, lui est soumis. Dans la genèse comme dans l'écriture».

Sans doute par souci d'éviter les propos trop techniques, Allard ne fait qu'esquisser les fondements de sa démarche, en se contentant de signaler au passage les auteurs dont il s'est inspiré. Il va plutôt la mettre à l'épreuve des textes, cette démarche. Au lecteur alors de la juger à ses résultats.

Dans chacune des trois parties de l'essai, c'est l'ensemble du roman québécois qui est parcouru, dans une perspective différente. Il en trace d'abord une brève «histoire», écrite expressément pour cet ouvrage, où il distingue trois étapes: roman primitif, roman moderne, roman postmoderne, dont les œuvres caractéristiques sont respectivement *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père, *Trente arpents* de Ringuelet et *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, vus comme des étapes marquantes dans la conquête d'un espace imaginaire et de sa poétique.

Allard propose ensuite des «perspectives» où l'on suit l'avènement de la modernité dans les œuvres de la première moitié de ce siècle, avènement parfois timide, laborieux, qui a été le fait d'auteurs isolés dont certains ont chèrement payé leur audace. Ces romans furent «novateurs», dit Allard, en dépit de leurs défauts, par exemple le naturalisme étriqué de *La Scouine* d'Albert Laberge ou les faiblesses d'énonciation des *Démocratisés* de Jean-Charles Harvey. S'y trouve également un chapitre, un peu long en regard de la maigreur de ses résultats, sur le profil des romanciers de ce demi-siècle. Que ressort-il de leurs œuvres? L'impression d'une lente et partielle conquête d'un espace intime — appelé ici la Chambre —, le constat d'une certaine frilosité entrecoupée de sursauts d'audace, et peu d'invention si ce n'est chez Gérard Bessette (*La Bagarre*) et Anne Hébert (*Le Torrent*).

En somme, le territoire du roman québécois, nous dit Allard, serait délimité par trois pôles, ou trois «espaces» qu'il tente de conquérir, de saccager ou de fuir, c'est selon: le «Ciel» (lieu des principes, des idéaux moraux ou religieux), la «Chambre» (c'est-à-dire l'intimité des désirs, du moi) et la «Cité» (société, territoire ou pays), triangle complexe où se déplace l'imaginaire de nos romanciers.

Cette topologie, qui permet des relectures stimulantes, est particulièrement présente dans la troisième partie de son essai, de loin la plus considérable, des «lec-

tures» assez fines d'une quinzaine de romans, dont six de Gérard Bessette. C'est ce qui reste d'un projet plus vaste qui devait s'intituler précisément «Le Ciel, la Cité, la Chambre», annoncé dans *Le Roman mauve* et qui n'a pas été mené à terme.

D'où la part d'inachevé, voire de décousu de cette partie du *Roman du Québec*, riche pourtant d'excellentes pistes de réflexion sur tel roman de Jacques Poulin, de Germaine Guèvremont ou de Roch Carrier. Où commencent et finissent les «Ateliers d'écrivains», et pourquoi, à la toute fin, ces «Vues de la Chambre»? Difficile de le dire, même en consultant la table des matières.

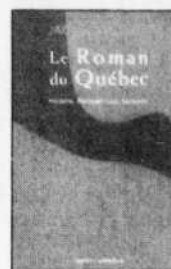
On lira l'essai de Jacques Allard avec profit pour la finesse de ses analyses. Et avec plaisir pour l'élégance de la formulation. Allard s'adresse aux étudiants et aux professeurs, mais également, comme il l'indique en avant-propos, au «grand public intéressé» qui ne répugne pas à faire retour sur certaines lectures, qui aime lire et réfléchir.

Se manifestent ici un attachement évident à notre roman et de l'estime, voire de l'admiration pour certaines œuvres. Qui n'excluent pas les reproches: le roman québécois serait exagérément méditatif (on y agit peu), souvent peu documenté, et l'auteur (ou son œuvre) «pourrait travailler dorénavant un peu plus». A chacun de s'y mettre. Y compris ses lecteurs et critiques.

robert.chartrand5  
@sympatico.ca



Robert Chartrand



## NOUVEAUTÉ

Jean-Pierre Issenhuth



RÊVERIES

Boréal

## Jean-Pierre Issenhuth

Le rêveur trouve partout  
matière à penser, à écrire,  
à échafauder patiemment  
le monde, là, qui  
ne demande qu'à naître.

## RÊVERIES

Papiers collés, 264 pages • 25,95 \$

## « PAPIERS COLLÉS »

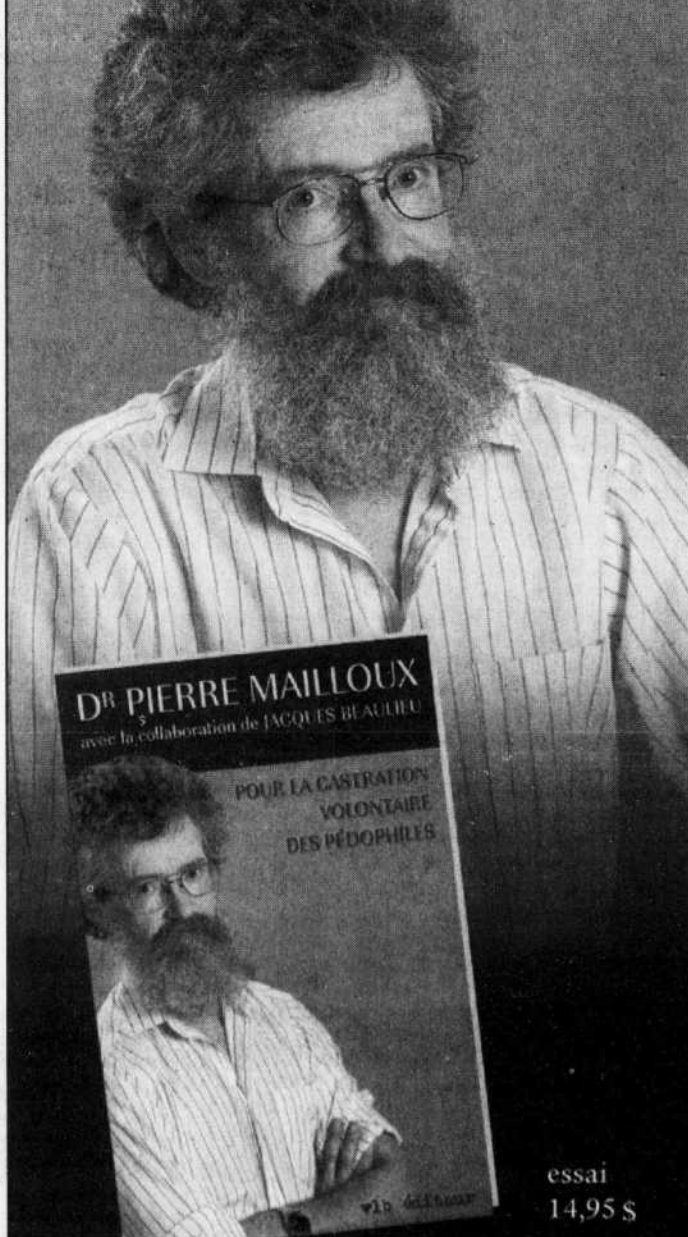
La collection des  
grands essais littéraires  
dirigée par François Ricard

Jacques Allard	Jean Larose
Bernard Arcand	Robert Lévesque
Gilles Archambault	Gilles Marcotte
Serge Bouchard	Pierre Népveu
Jacques Brault	François Ricard
André Brochu	Yvon Rivard



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca



**DR PIERRE MAILLOUX**  
avec la collaboration de JACQUES BEAULIEU

POUR LA CASTRATION VOLONTAIRE DES PÉDOPHILES

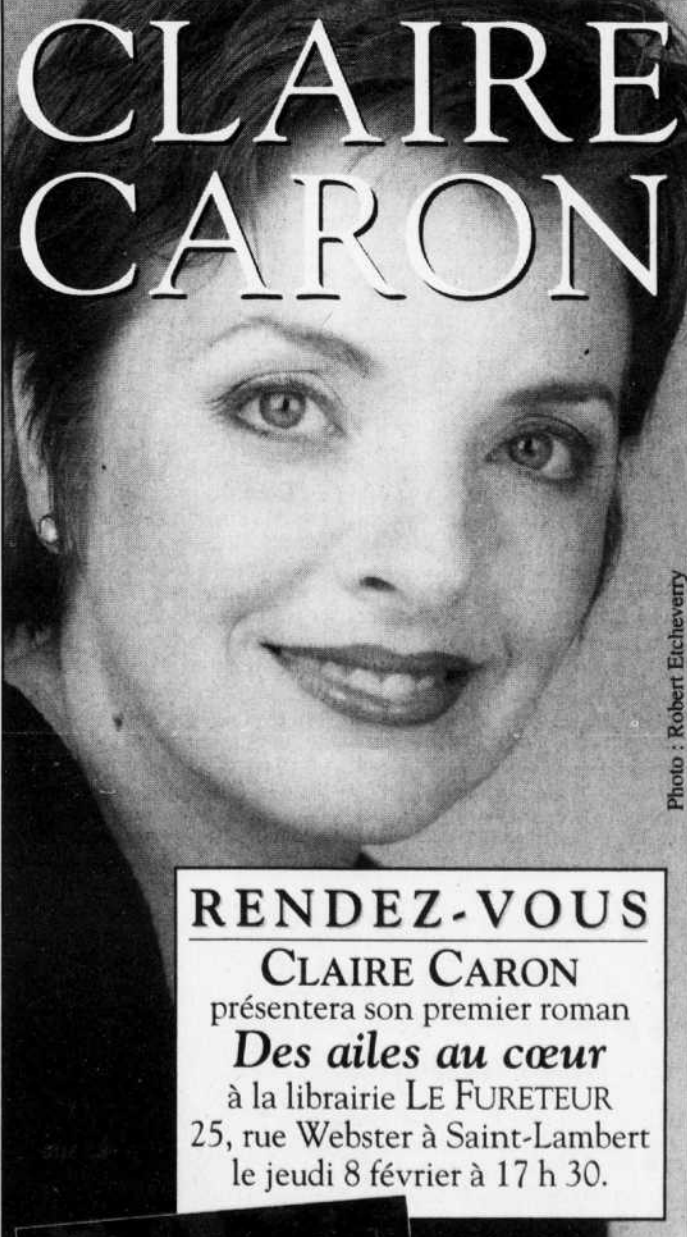
essai  
14,95 \$

**Un pamphlet contre le viol de l'enfance.**

**DR PIERRE MAILLOUX**

**vib éditeur**  
www.edvib.com

La passion de la littérature



**CLAIRE CARON**

**RENDEZ-VOUS**  
CLAIRE CARON  
présentera son premier roman  
**Des ailes au cœur**  
à la librairie LE FURETEUR  
25, rue Webster à Saint-Lambert  
le jeudi 8 février à 17 h 30.

**Des ailes au cœur:**  
la quête de bonheur d'un héros du quotidien

Libre Expression

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Plaidoyer pour la sociologie

Maurice Angers présente avec simplicité et efficacité les théories de grands sociologues de réputation internationale qui viennent ébranler nos croyances naïves et nos opinions «personnelles»

## SE CONNAÎTRE AUTREMENT GRÂCE À LA SOCIOLOGIE

Maurice Angers  
Éditions Saint-Martin  
Montréal, 2000, 148 pages

C'est ma plus ferme conviction que le savoir sociologique manque cruellement à la plupart de mes contemporains. Ils aiment bien débattre mais le font trop souvent sur la base d'un intuitionnisme subjectiviste qui fausse les discussions, entretient les préjugés en tout genre et paralyse l'action constructive.

Sur les tribunes téléphoniques, dans les pages éditoriales et d'opinions des journaux, lors de discussions quotidiennes, les points de vue s'expriment avec verve, mais un certain psychologisme dominant et un individualisme de principe (même pas méthodique!) les font vite et presque toujours dérailler vers une voie de garage interprétative qui érige la volonté individuelle ou l'insignifiant «gros bon sens» en critères absolus d'évaluation.

Des enfants réussissent moins bien que d'autres à l'école? Ils ne sont pas intelligents, ou alors, qu'ils travaillent plus fort et que leurs parents les motivent! Les membres d'une famille aboutissent à l'aide sociale de génération en génération? Ce sont des paresseux! Vous aimez Willie Lamothe alors que votre médecin, lui, préfère Mozart? Il a de la classe et du goût, et vous ne connaissez rien à la musique!

On pourrait allonger cette liste indéfiniment, mais cet échantillon ne veut qu'évoquer la naïveté de jugements qui ignorent «que nos actions et nos pensées ne relèvent pas simplement de notre personnalité unique mais de ce que nous sommes en tant qu'êtres sociaux, c'est-à-dire liés les uns aux autres, vivant en société», ainsi que l'écrit le sociologue Maurice Angers en introduction à *Se connaître autrement grâce à la sociologie*.

Ouvrage d'initiation au savoir sociologique, ce livre présente avec simplicité et efficacité les théories d'une foule de grands sociologues de réputation internationale qui viennent ébranler nos croyances naïves et nos opinions «personnelles» au

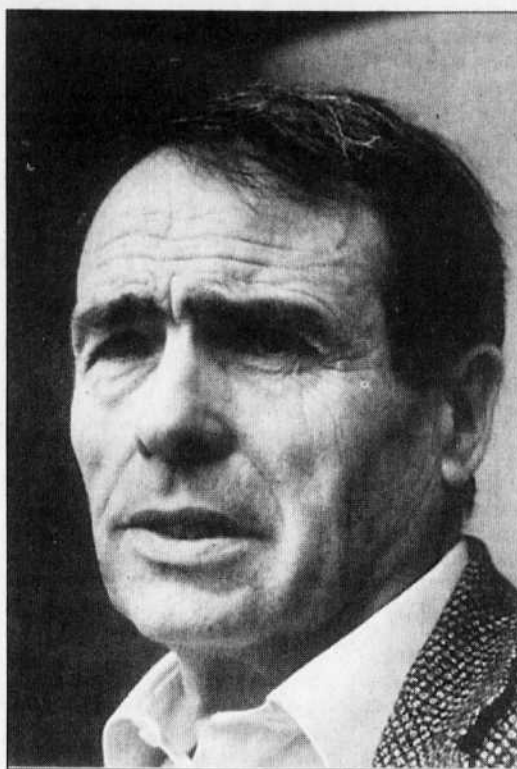
sujet de situations et domaines qui modèlent nos vies quotidiennes.

Après avoir rappelé le postulat de base de la sociologie, qui stipule «que notre identité ne peut se développer en dehors de nos relations avec les autres», et établi les fondements épistémologiques de cette science humaine en résumant les théories de Cooley, G. H. Mead, Goffman, Elias et Riesman (avec sa passionnante hypothèse des trois caractères sociaux qui ont marqué l'histoire de l'humanité), Maurice Angers opte pour une approche thématique afin d'illustrer la pertinence de la sociologie comme mode de connaissance.

Les rôles sexuels sont-ils coulés dans le béton de notre nature biologique? Divers travaux en anthropologie, dont ceux de Margaret Mead, ont fait la preuve du contraire et Angers s'appuie sur les recherches des Québécois Bouchard et St-Amant ainsi que des Français Baudelot et Establot pour démontrer que ces rôles sont plutôt le résultat du traitement différencié que nous recevons en fonction de notre genre: «La socialisation sexuelle étudiée par les sociologues révèle que l'accent n'est pas mis sur les mêmes choses dans l'éducation des garçons et des filles.»

Aux dernières serait inculquée, plus ou moins consciemment, la fierté de bien paraître, un trait qui entraînerait le réflexe de «se définir dans le regard des autres», celui d'être attentives aux autres, de même que l'attitude à ne pas se surestimer. Aux premiers seraient plutôt inculquée la fierté d'être foncéur, de se définir par ses actions sur les choses, des traits qui entraîneraient la recherche d'un ego héroïque, la tendance à se surestimer et le goût de l'espace extérieur. Ces constatations peuvent être utiles, par exemple, quand on cherche à expliquer pourquoi les filles réussissent mieux à l'école: «[...] il semblerait que les façons de faire et de penser apprises tout jeune préparent en règle générale mieux les filles aux exigences scolaires.» Mais c'est sans compter sur l'influence de notre classe sociale d'origine, qui pèse encore plus lourd dans notre balance identitaire.

Si la sociologie a quelque chose à nous dire sur nous-mêmes et le monde qui nous entoure, c'est assurément par l'entremise de son concept de classe



SOURCE ÉDITIONS DU SEUIL

Le sociologue Pierre Bourdieu

sociale qu'elle y parvient avec le plus d'acuité. Le génie des travaux de Pierre Bourdieu en ce domaine est connu (et critiqué!), et Maurice Angers a eu raison d'y puiser l'essentiel de sa démonstration. Pour illustrer l'indispensable concept d'habitus de classe, notre guide s'inspire de l'ouvrage du maître intitulé *La Distinction*, dans lequel sont définies les «trois formes principales de capital (économique, culturel et social) qui se fusionnent et engendrent les classes sociales».

Enquête sur les goûts (le sous-titre est *Critique sociale du jugement*) — «une réalité si personnelle, nous semble-t-il, qu'elle ne se discute pas» —, cet

ouvrage révolutionnaire et captivant montre que les différences de goûts (culinaires, artistiques, vestimentaires, linguistiques) entre les classes sociales masquent des différences de conditions matérielles d'existence, et Bourdieu, ajoute Angers, «qualifie d'ailleurs de violence symbolique cette mise à l'honneur de l'esthétique bourgeois comme étant la norme légitime à suivre, relayée non seulement par l'école mais aussi par ceux qui exercent le métier de critique dans divers domaines» (sic). Cette thèse suscite encore de virulents débats parce qu'elle rémet en cause la valeur même que les classes bourgeoise et petite-bourgeoise accordent à leurs jugements esthétiques, mais cette agitation ne fait que confirmer, à mon avis, son puissant potentiel critique.

La sociologie a aussi beaucoup à nous dire sur les enjeux générationnels (les théories de Mannheim, les travaux de Grand'Maison), sur nos rapports à la nation et à l'État (Fernand Dumont), sur les rapports dominants-dominés (nécessaire Albert Memmi!), sur l'organisation du travail, sur les types d'intégration sociale (centenaires, les travaux de Durkheim restent toujours éclairants), et elle a trouvé en Maurice Angers un présentateur honnête et stimulant dont la prose simple et pédagogique, malgré quelques fautes de français, convient bien à la mission qu'il s'est donnée.

Accepter que notre position sociale nous détermine, qu'elle est souvent la cause de nos comportements et nous inspire nos opinions, n'est-ce pas abdiquer cette liberté individuelle à laquelle nous tenons tant avec raison? Plusieurs sociologues ont réfléchi à cette interrogation fondamentale qui met en cause notre vision de l'être humain. Pierre Bourdieu, peut-être le plus décapant d'entre tous, fut de ceux-là, et la conclusion que tire Angers de sa réflexion prend la forme d'un éloge de la lucidité difficile à récuser: «En remettant en question la société telle qu'elle fonctionne à un moment donné, en en faisant ressortir les règles cachées, la sociologie participe à la diminution du contrôle qu'exercent les pouvoirs en place et ouvre une fenêtre sur la liberté. La liberté, ce serait donc [...] d'entrer dans le jeu de la société sans illusions, en sachant cependant que les règles peuvent en être modifiées.» Allez, bonne sociologie!

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

## Une certaine sagesse



## SIGNETS

Marie-Andrée Lamontagne  
Le Devoir

Il faut savoir cultiver son jardin, disait à peu près l'autre, à la fin. Mais il avait pas mal bourlingué avant de choisir de rester chez soi, ce qui n'est pas sans présenter quelque difficulté. Par ailleurs, que faire du jardinier qui n'a pas quitté ses plates-bandes de toute son existence, hormis pour travailler aux che-

mins de fer, dont il est maintenant retraits? Et d'abord, diront les snobs, est-on seulement capable d'une pensée dans ce monde de tables recouvertes de toile cirée, de fleurs en plastique, de molybètes pétaradant comme pour une revanche, de soupe toujours servie à l'heure parce que l'ordre du monde le veut ainsi? *Dialogue avec mon jardinier*, de Henri Cueco, pourrait n'être que le récit plein de finesse et d'humanité de l'amitié qui unit deux hommes, l'un peintre, l'autre jardinier, nés dans le même coin de pays et que tout — destin, condition, éducation, mode de vie — devrait séparer. L'ouvrage ne serait que cela, il serait déjà une réussite.

Quel bond qualitatif aura fait ce petit livre pour accéder au statut de pure merveille, l'auteur lui-même, on veut le croire, n'en sait rien, mais le résultat est là, indé-

niablement. *Dialogue avec mon jardinier* ne propose ni sagesse ni système de pensée mis à l'épreuve des faits riches d'enseignement que serait la culture patiente des salades et des haricots. Il donne à voir, à entendre surtout, deux hommes se débattant, chacun avec ses moyens et hors de toute hiérarchie entre ceux-ci, avec l'humaine condition.

Ailleurs, ils appellent cela philosophie. Ailleurs aussi, ils ont mis au point des catégories, le Beau, le Vrai, l'Âme, Dieu, qui permettent de discuter avec l'assurance des doctes sans avoir à confesser qu'on est le plus souvent mort de peur. Ici, entre des allées sans cesse menacées d'être transformées en taupinières ou dans l'atelier à la porte laissée ouverte, il faut d'abord passer par un apprivoisement réciproque, apprendre à se connaître pour mieux faire tomber la barrière des classes.

Car l'un, celui qui paie, est bien le patron, tout peintre qu'il soit, et l'autre, un employé chargé de l'entretien du potager quand le peintre est à Paris, où il habite la plupart du temps. Le jardinier doit également s'occuper du potager lorsque le patron revient au pays pour peindre sur le motif des sujets aussi grandioses que l'herbe

qui pousse ou telle patate fendue d'un coup de bêche, toutes réalités dépourvues de signification et qui ne sont même pas belles, alors que peindre un bouquet de fleurs, ce serait tellement plus joli, en plus c'est la femme qui serait contente...

## Au-delà des apparences

Le jardinier regarde travailler le peintre et comprend peu à peu à quel point lui aussi peut voir au-delà des apparences. Le peintre observe la vie animer choses et gens, au premier chef le jardinier. Ces deux-là se sont reconnus. D'un monde à l'autre, un fluide passe. L'art nourrit la vie, est nourri par elle, et la qualité de l'échange laisse peu de place aux distinctions sociales qui ont cours hors du cercle. Là-bas, l'exercice de la culture est soumis à des lois. *Dialogue avec mon jardinier* parle de peinture. Mais comme le cinéma, le théâtre, l'art ou la musique, la littérature se donne à apprécier à travers une série de variations esthétiques, aux codes subtils et capricieux, qui dressent autant de cloisons entre les écrivains et les publics. Sans en être tout à fait conscient, chacun choisit ainsi son camp et en change à mesure qu'évoluent

ce qu'il croit être ses goûts. On commence par lire Enid Blyton et, de la comtesse de Ségur à Jules Verne, de Jeanne Bourin à Bernard Clavel, de Michel Tournier à Ernest Hemingway, on accèderait un jour à *La Recherche du temps perdu* et, si l'on persévère, à *Finnegan's Wake*. Appliqué à l'art et pour peu que l'on vienne de loin, un tel raisonnement permettrait de passer des femmes nues sur velours aux toiles de Rothko. L'émoi de Henri Cueco vient rappeler que les événements ne se produisent pas toujours dans cet ordre.

Un tel bouleversement des critères esthétiques, sans qu'aucun des protagonistes ait eu à gommer sa personnalité, est bien une révolution. Il donne à l'art tout son sens, préserve l'artiste de l'académisme des fausses avant-gardes et l'ouvrier de l'aliénation, comme disait Marx sous d'autres cieux. Mais qui sait si seule l'amitié n'est pas en mesure d'en permettre la pleine expression? Subtilement, la narration de *Dialogue avec mon jardinier* tiendra donc à distance tout ce qui sépare ces deux individus en apparence aussi différents: vie conjugale, progéniture, cercles de relations, habitudes (raffoler des harengs, préférer le thé), loi-

sirs (excursions en car au bord de la mer, visite des monuments de Paris). Elle ne les ignore pas, mais en fait autant de moyens de connaître l'autre pour permettre l'irruption de l'essentiel. «Quand tu fais tes peintures, explique alors le jardinier, à l'esprit naturellement classique, tu fais bien l'ordre; dans la pagaille de ce que tu vois, tu choisis. Tu fais du rangement et ça fait beau quand on a plaisir à s'y reconnaître, à retrouver son chemin. Ton jardin, c'est pas moi qui mange tes légumes, eh bien il est beau quand il me remercie d'avoir bien fait mon travail. S'il y avait de la broussaille, ce serait ma défaite. C'est comme une robe à une femme: ça la fait belle et c'est pas obligé que tu en profites avec elle.»

Des réflexions de cette sorte, ce petit livre en est plein. On les trouve comme les fraises avec la rosée. Ni traité, ni leçon, ni sagesse populaire. Juste la pensée d'un homme faisant son chemin, confiante. Comme ils sont deux, ils ne peuvent être désespérés.

## DIALOGUE AVEC MON JARDINIER

Henri Cueco

Le Seuil

Paris, 2000, 220 pages

## POUR MIEUX CONNAÎTRE NOTRE HISTOIRE

APERÇU DES MŒURS ET COUTUMES DES AGNIERS AU 17 <sup>e</sup> S.	13 \$
HISTOIRE DU MONTRÉAL DE 1640 À 1672	20 \$
UNE VALLÉE DE LA MORT ATTENDAIT LES FRANÇAIS	13 \$
PRISONNIERS DES AGNIERS	16 \$
NATION IROQUOISE	14 \$
VOYAGE CHEZ LES ONNONTAGUÉS	18 \$
M. DUPLESSIS A-T-IL EU LA TÊTE DE MGR CHARBONNEAU?	13 \$

Les Éditions 101, C. P. 591, Succ. Desjardins, Montréal (Qc) H5B 1B7  
[au.boisvert@sympatico.ca](mailto:au.boisvert@sympatico.ca)

## Éditions Nota bene

Des livres pour savoir

COMME À LA RADIO

Michelle Morisset  
ARTHUR BUIES  
CHEVALIER ERRANT

Un superbe texte  
de Micheline Morisset

211 p. 17,95 \$

100 ans après sa mort,  
Arthur Buies revient sur les lieux  
qu'il a chéris toute sa vie.

## La famille est-elle en voie de disparition?

La crise de la famille a fait couler beaucoup d'encre au cours des dernières décennies. Si tout le monde s'entend pour dire que la famille a connu des transformations majeures, les points de vue divergent sur la nature positive ou négative de ces changements. *Chasseurs d'idées* propose donc un débat et une réflexion sur la famille d'aujourd'hui.

Invités:  
**Daniel Dagenais**  
sociologue, auteur de *La fin de la famille moderne*  
**Micheline Dumont**  
historienne et professeure émérite de l'Université de Sherbrooke

**Peter Gossage**  
professeur au Département d'histoire et de sciences politiques de l'Université de Sherbrooke et spécialiste en histoire de la famille

**Marie-Blanche Tahon**  
professeure de sociologie à l'Université d'Ottawa

[www.telequebec.qc.ca/idees](http://www.telequebec.qc.ca/idees)

Cette émission est enregistrée.

Olivieri  
livrairie - librairie

5219, chemin de la  
Côte-des-Neiges  
Montréal (Québec)  
H3T 1Y1

Tél.: 514 739-3639

## CHASSEURS D'IDÉES

Dimanche 14h et 23h13

Réalisation: Simon Girard

Télé-Québec

Le magazine littéraire de Télé-Québec

Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions: dimanche 13h30 et lundi 13h30

## Cette semaine à CENT TITRES

Dimanche, 13 h 30, Danielle Laurin rencontre Denise Desautels pour la parution de *Tombeau de Lou*, un récit touchant qui évoque la mort de sa meilleure amie.

D. Kimm a lu *Ruelle Océan*, un roman de Rachel Leclerc et Yvon Lachance, *Les déshérités*, de Bharati Mukherjee. Le livre de la semaine de Danielle Laurin: *Persepolis*, une bande dessinée iranienne.

Montréal, ville inspirante? Tony Tremblay en fait la preuve en livrant quelques extraits d'un texte de Jean-Yves Loude, écrivain étranger en résidence à l'UNEO.

Vendredi, 19 h 30, Danielle Laurin nous fait découvrir Maxime Mongeon, auteur d'*Une seconde d'achèvement*, son premier roman.



Télé-Québec

PIXCOM

LE DEVOIR

## LIVRES

LE FEUILLETON

## Vérité et mensonges

## LA MUSIQUE

Yukio Mishima  
Traduit du japonais  
par Dominique Palmé  
Éditions NRF Gallimard  
Paris, 2000, 229 pages

**S**i tout romancier doit être un peu psychologue pour pratiquer son métier (dont une bonne part consiste à creuser la psyché humaine et ses motivations), assez rares sont ceux qui ont emprunté l'avenue psychanalytique pour donner vie à leurs personnages et corps à leur récit. Il me vient en tête des romanciers comme Ferdinando Camon dans *La Maladie humaine*, Serge Doubrovski dans plusieurs de ses récits, dont *Un amour de soi*, quelques psychanalystes-romanciers comme Jacqueline Harpman (*Orlanda*), François Gantheret (*Libido omnibus*), Henri Bauchau (qui ne sera psychanalyste que pendant trois ans mais en sera définitivement marqué: *La Sourde oreille ou le rêve de Freud*, *Édipe sur la route*), J. B. Pontalis (*L'Enfant des limbes*, *Un homme disparaît*), et tant d'autres que j'oublie.

Ne parlons pas ici de tous ces romans qui, peu ou prou, se sont faits sur le modèle des confessions, du journal ou encore de fictions plus ou moins autobiographiques et qui peuvent parfois comporter des analyses assez fines de la psychologie de leur auteur ou de leurs proches. La psychologie est une tentation constante chez le romancier moderne, qui s'est de plus en plus éloigné de l'analyse de sa société pour se tourner du côté de celle de l'individu, de la psyché individuelle. A la liste plus haut mentionnée, nous pourrions dorénavant ajouter Yukio Mishima, qui nous livre ici un récit passionnant qui se lit comme un roman policier — fait rare chez Mishima, dont c'est probablement ici le seul exemple. Et il le fait avec un plaisir non dissimulé, ce qui ne gâche rien.

On pourra critiquer à l'occasion sa connaissance de la pratique analytique et des règles qui y ont

cours (par exemple, dévoiler le contenu d'un échange épistolaire avec le patient à un tiers, ce qui est absolument proscrit dans la cure analytique) mais certainement pas son sens du récit, son sens de la dramatisation, et cela, en dépit du fait que son narrateur, le psychanalyste Shiomi, prend soin de nous avertir qu'il ne fera pas «œuvre romanesque» mais se contentera de «résumer» l'essentiel du récit de sa jeune patiente.

## Le portrait d'une hystérique

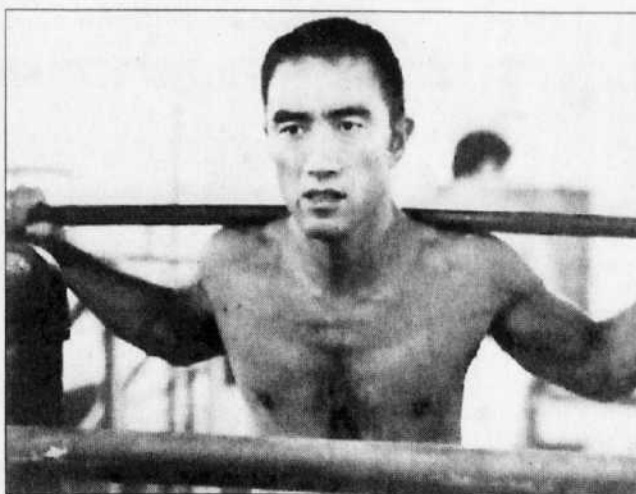
Le docteur Shiomi reçoit donc un jour en consultation une jeune patiente, Reiko, qui affirme ne plus entendre la musique. Il y reconnaît immédiatement, bien entendu, un symptôme, mais de quoi? Avant de la soumettre au processus des associations libres, il va d'abord la faire parler un peu d'elle-même, de sa vie familiale et amoureuse, pour apprendre qu'elle a fui un fiancé que ses parents lui des-



Jean-Pierre Denis

tiniaient et qu'elle déteste parce qu'il l'aurait déflorée — d'où sa présence à Tokyo — ainsi que sa relation amoureuse avec un collègue de travail, Ryūichi. Il apprend aussi très vite que, malgré la grande beauté du jeune homme et de libérer, du même coup, elle ne sent rien, c'est-à-dire aucun plaisir en allant au lit avec lui. D'où vient ce blocage, dont vous aurez vite compris le lien avec sa surdité psychique à l'égard de la musique? C'est tout le sujet de ce récit que de résoudre cette énigme et de libérer, du même coup, la jeune femme de ses symptômes hystériques (le sous-titre de ce récit, qui se veut l'analyse d'un cas, est en effet formulé ainsi: «Un cas de frigidity féminine observé en psychanalyse»).

Mais le chemin sera long, et d'autant plus long que la jeune fille est non seulement belle et intelligente (traits typiques des hystériques depuis Freud et Charcot) mais qu'elle emprunte souvent elle-même des termes analytiques pour décrire sa situation. «Mais je me demande, en faisant mon propre diagnostic, si ce n'est pas d'avoir passé cela sous silence qui m'a tourmentée au point de provo-



L'écrivain Yukio Mishima

SOURCE GALLIMARD

quer de si terribles symptômes.» Et quoi de plus trompeur qu'un patient qui connaît suffisamment la psychanalyse pour savoir comment s'y prendre pour offrir à son psy ce qu'il attend, pour mieux le piéger dans des affabulations qui le confortent! Et c'est là que, du coup, le romancier trouve son miel, lui qui œuvre à comprendre ce qui se cache derrière les apparences, les faux-semblants, alors même qu'il use de l'artefact et de l'affabulation pour y parvenir. En cela, il n'est jamais loin de l'analyste qui ne peut se saisir de sa vérité qu'à travers des récits (de rêves, de lapsus, d'actes manqués), souvent trompeurs, alors qu'il fait un effort désespéré pour comprendre ce qu'il en est de sa vérité à lui à travers tout ça. «Docteur, pardonnez-moi! C'est faux! Tout ce que je vous ai raconté est faux! Je suis incapable de dire autre chose que des mensonges!»

Cette confession sera constamment répétée tout au long du récit par la jeune fille. Et Shiomi, comme tout bon analyste, l'aura presque à chaque fois vue venir... Car il n'est pas dupe, lui! Du moins hésite-t-il toujours avant de prendre ses récits (ses faire-croire) pour argent comptant. On imagine le jeu de chassé-croisé qui va s'ensuivre et l'extrême intérêt que va porter le psy à cette patiente

peu ordinaire, intérêt qui ressemble parfois à de l'amour. J'aimerais bien vous en dire plus sur les moments successifs de ce long strip-tease qui offre tantôt le visage de la frigidité, tantôt celui de la sainteté ou de l'extase, mais je n'en ferai rien, de peur de gâcher votre plaisir en vous frustrant d'une découverte que vous n'auriez pas, vous, vue venir...

Sur le plan strictement littéraire, ce n'est sans doute pas le meilleur roman de Mishima puisque le cadre qu'il s'est donné (un cas) est éminemment prosaïque et que cela se répercute sur son écriture et sur le type de narration utilisé. Mais c'est certainement l'un de ses plus efficaces. Tout y est orienté, polarisé par l'énigme dont il s'agit de venir à bout, et comme cela rencontre un désir largement répandu chez tout lecteur — celui de déchiffrer, d'avoir le sentiment de participer à une découverte —, il prend une formidable intensité. A n'en pas douter, Mishima a dû beaucoup s'amuser en construisant cette intrigue dont la gravité est sans cesse tempérée par sa théâtralité, ce qui induit une distance ironique et une légèreté qui furent souvent absentes de son œuvre. Un autre visage de Mishima, donc. A découvrir.

denisjp@videotron.ca

ALBUM

## Retour à la case Afrique

CAROLINE MONTPETIT  
LE DEVOIR

Parfois, ils n'ont laissé derrière eux que des statuettes au regard fixe ou des figurines de bois, de métal ou d'ivoire, mâle et femelle, muettes. Un anthropologue a déjà dit que l'ultime fierté de l'Afrique sous l'oppression était de ne pas expliquer ses secrets. Pourtant, de plus en plus, anthropologues et archéologues reconnaissent à l'Afrique ses grandes civilisations antiques et la beauté de ses arts souvent plusieurs fois millénaires.

Un magistral ouvrage, publié aux éditions Gallimard en collaboration avec le musée Dapper, de Paris, et intitulé *Arts d'Afrique*, s'emploie ainsi à replacer les œuvres d'art trouvées au fil des ans en terre africaine dans le contexte social, politique et spirituel qui les a vues naître. L'ouvrage, de plus de 300 pages, compte les textes de onze experts, qui sondent ainsi les diverses formes d'arts issus de différentes régions d'Afrique, du nord au sud.

«Les informations font cruellement défaut pour la connaissance des périodes anciennes de l'Afrique, car les objets archéologiques sont exhumés le plus souvent lors de fouilles illicites», écrit la directrice du musée Dapper qui présentait l'exposition, Christiane Falgayrettes-Leveau, dans un avant-propos.

Mais fait remarquable, de nombreuses fouilles et datations survenues ces dernières années, telles que présentées par Raphaël Visocekas, «reculent l'âge des sites jusqu'au premier, voire au deuxième millénaire avant notre ère. [...] Elles ont le mérite d'affirmer l'ancienneté et l'au-

thenticité des civilisations d'Afrique noire», écrit-il. Autre infamie, dans le passé, les spécialistes ont en effet mis en doute l'authenticité africaine d'un art «aussi sophistiqué», écrit Marianne Cornevin. Là comme ailleurs, il est temps que justice soit rendue à l'Afrique.

L'ouvrage, une admirable initiation à l'anthropologie, offre d'ailleurs son lot d'explications sur les différents usages des objets artistiques présentés.

«De même les statuettes en bois, en métal, et en ivoire, interviennent dans le cadre de sociétés secrètes assurant des fonctions, de thérapie, de justice, de police. Masques et statuettes semblent s'inscrire au cœur des domaines essentiels: le politique, le social et le surnaturel, quasi indissociables, où semble se définir le parcours de tout homme», ajoute Falgayrettes-Leveau.

Le livre est donc aussi voyage au cœur des us et coutumes de sociétés inconnues, des arts de la cour au rôle des masques dans l'initiation des adolescents, en passant par les bases spirituelles de la société yoruba, qui sont encore vénérées au Brésil et à Trinidad. Le peuple parlant yoruba s'est dispersé dans le monde, et cette culture «persiste de nos jours encore dans bien des arts comme dans de nombreuses croyances afro-américaines...», écrit Henry John Drewal. Pour tout amoureux de l'Afrique, voilà un pan de passé à découvrir.

## ARTS D'AFRIQUE

Sous la direction de Christiane Falgayrettes-Leveau  
Gallimard, Musée Dapper  
Paris, 2000, 361 pages



## LECTURE DE THÉÂTRE

Dans le cadre des Lundis de la théâtrothèque, le **cétuq** et la librairie **Olivieri** vous invitent à venir rencontrer des personnalités du théâtre québécois. Lectures d'extraits et discussions informelles.

5 février  
**ROBERT LÉVESQUE**, critique et essayiste

5 mars  
**BRIGITTE HAENTJENS**, metteuse en scène et dramaturge

Le 9 avril  
**RENÉ-RICHARD CYR**, metteur en scène et dramaturge

Les lundis à 16 h 30  
Réservation : 514.739.3639

**Olivieri**  
librairie • bistro

5219 ch. de la côte-des-neiges  
T 514.739.3639  
F 514.739.3630  
H3T 1Y1  
métro côte-des-neiges

Si vous désirez manger au Bistro après la rencontre, il est préférable de réserver.

## Documents



**ADRIEN THÉRIO**  
**JOSEPH GUIBORD**  
VICTIME EXPLORAIRE  
DE L'ÉVÊQUE BOURGET

Le procès qui scella à tout jamais l'emprise du clergé sur la société québécoise.

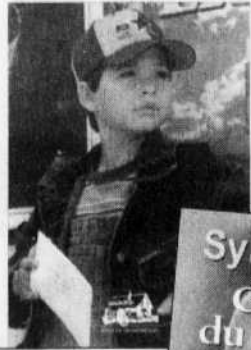
**Adrien Thério**  
**Joseph Guibord**  
victime exploiteur  
de l'évêque Bourget  
essai  
272 p. • 24,95 \$

XYZ éditeur, 1281, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37  
Courriel: xyzed@mink.net

**Pour Mordecai Richler, «le Québec est une truie qui dévore ses petits!»**

Victor-Lévy Beaulieu  
**Bouscotte**  
Le goût du beau risque

Bouscotte:  
Le goût du beau risque  
Victor-Lévy Beaulieu  
roman • 400 pages  
29,95 \$



Sylvie Tremblay  
On annonce  
du soleil à la fin  
du voyage

On annonce du soleil  
à la fin du voyage  
Sylvie Tremblay  
204 pages  
24,95 \$



Faites-lui connaître **Bouscotte**  
et ce que Victor-Lévy Beaulieu dit  
sur le peuple juif.  
En prime, offrez-lui **On annonce du soleil à la fin du voyage**. Ça déniaise!

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES  
Distribution exclusive: Agence de distribution populaire

Lili Gulliver  
**Confidences**  
d'une entremetteuse

récit  
16,95 \$

Un guide très pratique  
pour tous ceux qui  
cherchent l'âme sœur.

**LILI GULLIVER**  
vib éditeur  
www.edvib.com

La passion de la littérature

## LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

## La démocratie, chantier permanent

LA DÉMOCRATIE INACHEVÉE  
HISTOIRE DE LA SOUVERAINETÉ  
DU PEUPLE EN FRANCEPierre Rosanvallon  
Gallimard  
Paris, 2000, 440 pages

La saga des recomptages judiciaires aux États-Unis; le référendum, apathique, sur le quinquennat en France; les élections canadiennes, déclenchées contre les vœux de l'opinion publique, au moment voulu par sa majesté le «premier ministre impérial»; les chefs de gouvernement québécois, choisis plus souvent par un parti que par les électeurs. Quatre phénomènes politiques occidentaux récents. Autant, sinon plus, de questions fondamentales posées à propos de nos démocraties.

Certes, aujourd'hui, comme le disait René Rémond, même les régimes qui s'écartent du principe démocratique «cherchent à s'en donner les airs. C'est en quelque sorte l'hommage que le vice rend à la vertu!». Mais ce triomphe place justement la démocratie dans une situation nouvelle où les ennemis d'hier, évaporés, ne peuvent plus servir à occulter ses propres apories fondatrices. Au contraire, «la démocratie représentative s'impose dans son principe en même temps qu'elle se fragilise dans son fonctionnement», écrit Pierre Rosanvallon. Le célèbre politologue français lance sur cet éclatant paradoxe le troisième tome de son histoire intellectuelle de la démocratie moderne.

Seule en piste, la démocratie représentative ne peut donc plus revendiquer le statut — que lui avait jadis donné Churchill — du «pire régime politique à l'exception de tous les autres». Doublée dans ses lents processus de délibération par des moyens de communications fulgurants; ignorée par un nombre de plus en plus grand d'électeurs; étant de moins en moins le vecteur d'une «mystique de la volonté» cherchant à changer le monde, la démocratie, selon certains, n'en aurait même plus pour longtemps.

Mais Rosanvallon, lui, dit refuser d'ajouter un autre livre à une «bibliothèque déjà pleine» d'ouvrages catastrophistes, centrés sur le présent. Son objectif est autre: «reprendre les choses à la racine» et «éclairer ces questions en les resituant dans le cadre d'une histoire longue et élargie du problème de la souveraineté du peuple».

Le parcours qu'il choisit nous mène des moments inauguraux du XVIII<sup>e</sup> siècle, en France et aux États-Unis, à aujourd'hui et s'avère des plus instructifs. Il nous rappelle que le mot «démocratie» ne séduisait nullement les pères fondateurs. Pour eux, ce vocable rimait avec désordre, instabilité, incompétence du peuple. Certes, en France comme aux États-Unis, on cherchait à remplacer le monarque comme dépositaire de la souveraineté. Le peuple s'avérait alors le meilleur candidat au poste. Mais s'ils adhéraient tous — dans le discours tout au moins — au principe de la souveraineté du peuple, les fondateurs des grandes «démocraties» américaine et française ne s'accordaient aucunement sur l'impact que devait avoir ce nouveau principe. Pour certains, la souveraineté devait s'exercer à l'occasion des élections seulement, voire, selon d'autres, exclusivement lors de situations exceptionnelles: lors d'un moment fondateur ou au moment de crises graves. A l'époque, une minorité de penseurs plaïdait pour que cette souveraineté s'exerce constamment. Le peuple devait gouverner et non seulement régner.



Antoine Robitaille

Mais comment, par quel truchement, s'exprimerait-il? Là aussi, aucune unanimité. Bien sûr, dans les deux camps, on accepta — en infraction avec la pensée de Rousseau — que des «représentants» expriment et définissent le plus souvent

la «volonté générale». Comme le fait remarquer Rosanvallon, personne ou presque n'ose, à l'époque, proposer la mise sur pied d'une démocratie directe. Mais là encore, comment concevoir le «travail» du représentant? Comme un mandataire à qui l'on donne carte blanche ou comme une courroie de transmission tenue en laisse par ses électeurs? Comme un «expert» (Sieyès) ou comme un citoyen

## Équivoques fondatrices

Le choix du gouvernement représentatif a donc fait naître d'innombrables tensions et équivoques que l'on a souvent choisis de gommer: voilà le cœur du propos de Rosanvallon. Différentes conceptions de ce «nouveau type» de gouvernement se multiplient et s'entrechoquent depuis. «La notion de gouvernement représentatif oscille [...] entre la perspective d'un accomplissement de l'idéal démocratique et sa négation pure et simple.» Pour certains, le gouvernement représentatif est un pis-aller par rapport à l'utopie d'une démocratie directe. Pour d'autres



Dessin de Bobo dénonçant les parlementaires, publié dans La Silhouette du 24 avril 1898.

c'est plutôt un «antidote à la démocratie». Un autre camp, dont Sieyès est le plus illustre, prétend que le gouvernement représentatif constitue un dépassement de la démocratie.

Ces indéterminations multiplieront les acceptations, souvent contradictoires, du mot «démocratie». Orwell disait que la démocratie permet «à des visions concurrentes du monde de s'en prétendre chacune la plus fidèle servante, nul ne se trouvant privé de faire usage du mot de démocratie en raison même de ses définitions variables».

L'effet, dans la réalité française (puisque c'est à celle-là que s'attarde notre auteur), sera de faire naître différents courants qui voudront en finir avec les équivoques fondatrices. Or, en chacun d'eux, «la démocratie finit par se dissoudre en prétendant s'accomplir». Quels sont-ils? Le «libéralisme doctrinaire» de Guizot et de Constant, échaudé par la Terreur, recherche l'ordre à tout prix et rejette l'élection pour lui substituer un système de cooptation des «meilleurs éléments de la nation». Rosanvallon présente ensuite, à l'autre extrême, «la culture

politique de l'insurrection» dont Blanqui est le théoricien et le martyr. Célébration de la barricade, de l'énergie spontanée, du feu, de la violence révolutionnaire, la pensée de Blanqui mène directement à la dictature insurrectionnelle et donc à la négation de la souveraineté populaire. Le troisième courant est celui de la démocratie directe ou de «l'absolutisme et la généralisation de la procédure électorale». Des penseurs comme Ledru-Rollin prétendaient que l'adoption d'un «gouvernement direct» déboucherait sur la disparition de tout conflit. Rosanvallon s'attarde enfin au «césarisme», conception mise en avant par Napoléon III et qui prône «le face-à-face du peuple unifié et de son chef», lequel «exclut toutes les autres formules d'organisation et d'expression légitimes».

En conclusion, Rosanvallon s'en prend à deux «illusions» contemporaines. La «mondialiste» et la «souverainiste» qui, toutes deux, «croient qu'il n'y a rien de neuf à dire ou à penser quant au contenu de l'idée démocratique». L'une propose «simplement» de hisser les principes de la démocratie représentative au niveau international. L'autre, «nostalgique», cherche à réactiver «la mythologie de la volonté», cette dernière n'étant plus de la période démocratique actuelle (que Rosanvallon qualifie «d'âge ordinaire du politique»). Rappelant que la «volonté générale est l'élaboration du temps», il lance enfin quelques flèches bien méritées à ceux qui rêvent d'une «démocratie directe électronique», laquelle reviendrait à dissoudre la démocratie dans «le caprice de l'instant». Méfiant face au référendum, plaçant pour une désacralisation de l'élection, Rosanvallon prône une «souveraineté complexe». Plurielle, à multiples dimensions, ses vrais représentants tiennent non seulement leur mandat des urnes mais aussi de leur fonction (on pense aux juges, entre autres).

Le lecteur se réjouira de ces quelques prises de position, notamment sur ce lieu de la démocratie et de la solidarité qu'est la nation, laquelle «a la mission de faire en petit ce que le monde ne peut pas encore faire en grand». Mais au terme de ce formidable exercice d'érudition, on pourrait déplorer le caractère assez vague de la «souveraineté complexe» mise en avant par le politologue. Certes, la démocratie est une culture autant, sinon plus, qu'un ensemble de procédures, mais à trop chercher les incarnations de souveraineté ailleurs que dans les institutions et les représentants élus, ne risque-t-on pas d'oublier qu'effectivement les procédures peuvent être améliorées?

arobitaille@sympatico.ca

## PHILOSOPHIE

## La lumière du présent

Une nouvelle édition de Walter Benjamin

## GEORGES LEROUX

La parution de ce choix d'essais de Walter Benjamin est un événement. Dispersée au hasard des traducteurs et des éditeurs, cette œuvre majeure du vingtième siècle n'a connu en langue française qu'une diffusion erratique. Les premières traductions de Maurice de Gandillac sont épuisées depuis longtemps, pour ne rien dire du fait que plusieurs essais ne sont pas encore traduits. A cette situation difficile, ces trois livres, publiés dans un format de poche, vont permettre de remédier pour une grande part. Rainer Rochlitz a repris les traductions de Gandillac et, avec son collègue Pierre Rusch, il les a entièrement revus. Mais son effort ne s'arrête pas là,

puisque le lecteur trouvera ici plusieurs traductions inédites, un tiers environ, qui nous font connaître des textes à bien des égards essentiels. L'ensemble est précédé d'une introduction limpide, qui propose un regard englobant sur les grands axes d'une écriture à la fois brillante et redoutablement difficile.

Tous ceux qui sont entrés, ne serait-ce qu'une fois, dans le monde de Benjamin en ont perçu la lumière particulière. Non seulement parce que, à la manière de cet ange de Paul Klee dont il a fait l'emblème de sa pensée, il a écrit en cherchant autant une saisie aiguë du passé dans son essence catastrophique qu'une vision de l'avenir, mais d'abord et surtout parce que son effort est le résultat

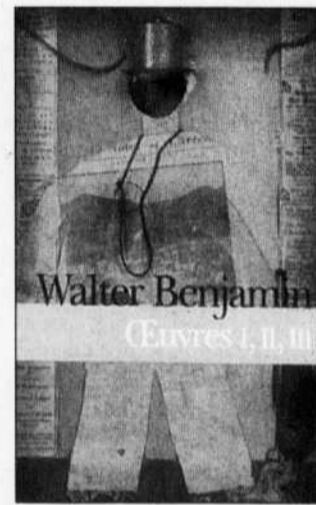
d'une tension si extrême qu'elle paraît toujours être sur le point de se briser. Ce style est une méthode, il ne faut pas en douter, et il procède de la conviction que tout dans la pensée est la conquête d'un point de vue, d'un angle, d'un accès singulier au présent. Une telle approche favorise le brillant, elle le provoque sans le rechercher; à chaque détour, une phrase éclate et projette sa lumière sur un objet jusque-là invisible. On a parlé au sujet de cette œuvre d'une dialectique de la vision: l'intérêt de Benjamin pour la photographie et le cinéma en est le vibrant exemple, mais aussi sa fascination pour tout ce qui dans la modernité a transformé la représentation.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une pensée si peu linéaire, si

peu soucieuse de démonstration, multiplie ses objets au point de saturer son regard: la brillance du point de vue s'accompagne en effet d'une extraordinaire diversité des objets. Benjamin a écrit sur les écrivains (d'abord Baudelaire, mais aussi Goethe, Proust, Kafka et combien d'autres), sur les artistes et les techniques de la reproduction, sur la traduction et sur nombre d'aspects de l'art du vingtième siècle. La difficulté de son travail est le résultat de sa richesse. A aucun moment il n'a cherché à aplatir dans une synthèse les concepts fulgurants qu'il a créés en chemin, le plus important étant ce concept de l'aura dont il a fait l'expression du désenchantement. On le voit dès les premiers textes, par exemple cet essai lumineux sur deux poèmes de Hölderlin qui nous est proposé ici pour la première fois: nous sommes en présence d'une attention à ce qui dans l'art et dans l'écriture est percée, ouverte et recherche d'un renversement vers l'essentiel. Rochlitz nous rappelle qu'Adorno avait été tellement séduit par ce texte qu'il le citait de mémoire.

## Un penseur inclassable

Une œuvre brillante et difficile ne serait que cela si elle ne se fondait sur une recherche philosophique d'une riche authenticité. Nourrie de l'inquiétude de l'entre-deux-guerres, cette pensée ne se laisse pas saisir d'une main. Proche de l'École de Francfort, et en particulier de T. W. Adorno qui le soutint jusqu'à la fin, Benjamin était en fait un penseur inclassable qui avait fait le choix de sa propre polyvalence et qui avait renoncé, dès le moment de ses thèses sur le drame baroque allemand, à une carrière de spécialiste universitaire. Il vécut une existence marquée par l'insécurité et, hors du cercle étroit de ses amis (surtout Gershom Scholem, avec qui il entretenait une correspondance d'une grande richesse où il cherchait anxieusement un raccord avec le judaïsme), il ne trouva aucune reconnaissance. Malgré ces circonstances diffi-



ciles, qui conduisirent à son suicide en 1940, il poursuivit, intimement tressée à ses travaux d'interprète de la littérature, une œuvre de philosophe. Mais sur ce terrain, comme sur celui de l'esthétique, la brillante se conjugue avec la difficulté. Symbole de toutes les résistances, selon la belle expression de Rochlitz (qui lui a consacré un livre excellent, *Le Désenchantement de l'art*, Gallimard, 1992), Benjamin a suivi plusieurs sentiers, il a travaillé plusieurs domaines. On peut repérer d'abord une métaphysique du langage, marquée par le romantisme et par un judaïsme d'inspiration kabbalistique: il s'agit ici d'une critique de la fonction instrumentale, que Benjamin nourrit de sa lecture des poètes, les seuls à pouvoir engager la nomination et la révélation du langage. Cette recherche, même quand elle semble s'effacer, sera toujours présente, elle se renforce de l'inquiétude religieuse de Benjamin, faisant de l'espoir une question irréductible. On peut ensuite suivre le motif constitué par ses intérêts politiques et la formation d'un matérialisme qui va influencer sa théorie de l'art. Ce motif est ici illustré par le texte sur le «Pouvoir mimétique», mais il est soutenu par tous ces travaux sur la réalité matérielle de la culture, la ville, le paysage, l'architecture qui vont le mener au grand projet des

«Passages de Paris». Pathologie de la culture, psychanalyse, il s'agit surtout d'un projet de démythification et de critique du règne de la marchandise. Il faut enfin noter le courant de philosophie de l'histoire, un paradigme alimenté par une réflexion constante sur la ruine, la destruction, la communauté des victimes et le désir de révolution. Le texte crucial des *Thèses sur la philosophie de l'histoire* est à cet égard le point d'arrivée de toute l'œuvre, avec son image de l'ange effrayé.

Sur ce terrain de l'œuvre philosophique, comme dans ses essais consacrés aux écrivains, Benjamin a renoncé à la synthèse, il s'est abandonné au mouvement qui le poussait vers des questions chaque fois différentes, et il a accepté la dispersion dont il attendait la lumière plus drue. Son écriture montre qu'il l'a obtenue presque chaque fois. Rien de terne chez lui, rien d'ennuyeux, seulement une écriture inquiète, aux limites de l'anxiété. Sa correspondance nous fait les témoins de cette inquiétude, elle nous révèle un esprit animé d'une grande révolte, emporté par la tourmente de son siècle et désireux d'y résister de manière lucide, mais à tout moment tenté par un désespoir qui finira par venir à bout de lui. Il aurait aimé ce *Don't Walk* de George Segal, que l'éditeur a reproduit sur la couverture du coffret: ces personnages à l'arrêt, figés dans leur enveloppe de plâtre, sont dans la stupeur de l'anonymat des grandes villes; ils sont saisis dans ce qui les sépare de ce qui pourrait les sauver, une attente de la poésie, une espérance biblique, cela même que Benjamin voulait libérer pour eux.

## WALTER BENJAMIN.

## ŒUVRES, TOME I, II ET III

Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch. Gallimard, Coffret Folio Paris, 2000, en 3 volumes. Contient une riche bibliographie et un index.



La simplicité volontaire, plus que jamais...

# Le best-seller que vous ne trouverez pas chez Price-Costco

«Quand je pense aux conséquences négatives de la société d'abondance, je pense à la vie de tous les jours, à la santé, au travail, à l'amour, à la communauté, au bonheur, tout cela qui ne s'achète pas ou, quand on croit pouvoir l'acheter, coûte finalement trop cher, car on doit sacrifier le meilleur de sa vie à gagner de quoi le payer.»  
SERGE MONGEAU

Serge Mongeau

La simplicité volontaire, plus que jamais...

6<sup>e</sup> tirage  
272 pages  
21,95\$  
ISBN 2-921561-39-5  
Diffusion: Dimédia

Le géant de la vente au détail voulait voir

La simplicité volontaire, plus que jamais...

sur ses rayons. Les Éditions Écosociété lui ont dit non.

Il existe une foule de manières de s'opposer à la mondialisation de l'économie et à la concentration du pouvoir qui en découle. Encourager le commerce local est un geste

facile à poser. Pourquoi ne pas vous procurer un livre chez votre libraire?

ÉCOSOCIÉTÉ  
À CONTRE-COURANT

C.P. 32052, succ. Les Atriums, Montréal (Québec) H2L 4Y5  
Tél.: (514) 521-0913; téléc.: (514) 521-1283  
Courriel: ecosoc@cam.org; toile: www.cam.org/~ecosoc

DÉJÀ 6 TIRAGES



## Les mardis Fugère

LE PREMIER MARDI DU MOIS, DES ÉCRIVAINS SE RACONTENT À JEAN FUGÈRE

Rencontre et confidences littéraires avec l'écrivain GILLES PELLERIN

Le mardi 6 février 2001, à 19h30

À la Maison de la culture Frontenac - Entrée libre

Ses livres seront vendus sur place par la librairie L'Écume des jours. Une production de l'Union des écrivains et écrivaines québécois en collaboration avec la Maison de la culture Frontenac.

## LES ARTS

ARTS VISUELS

## Art de croisé

SPARE  
SOME SOCIAL CHANGEInternationale Numismatique  
Virologie  
À Skol, 406, rue Sainte-Catherine  
Ouest, espace 511  
Jusqu'au 10 févrierBERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

«La révolution ici ne peut que rater et elle ratera. Mais laissez-nous la faire.» Georges Ribemont-Dessaigne disait cela en 1929. Savant, le ou la (c'est selon) critique? Pas réellement. A vrai dire, rarement devant une exposition avons-nous pensé être aussi ignorant. Le projet mis sur pied par le groupe Internationale Numismatique Virologie (INVN) pour son projet *Spare Some Social Change* ouvre une brèche révolutionnaire dans le continuum des galeries et centres d'artistes montréalais. Derrière *Spare...* se cachent Mathieu Beauséjour, artiste en arts visuels, et Peter Dubé, écrivain, poète et romancier, tous deux lettrés dans le domaine de l'histoire de la révolution. À contre-courant, le duo nous rappelle des figures passées parmi celles qui ont tenté de révolutionner le monde.

La galerie principale du centre Skol est en ce moment envahie par les activités anarchistes de l'Internationale. Le «local» des contestataires contient une chambre où se concentrent les activités visant à fomenter la révolution, puis une galerie de portraits d'anarchistes notoires, quoique quelque peu tombés (eux-mêmes, ou plutôt leur effigie?) dans l'oubli. Dans l'antichambre à l'intérieur de laquelle vous êtes invités à vous joindre au groupe, tracts, estampilles, affichettes, coupures de journaux, lettres et drapeaux noirs annoncent la révolution en



La galerie principale du centre Skol est en ce moment envahie par les activités anarchistes de l'Internationale Numismatique Virologie. Le «local» des contestataires contient une chambre où se concentrent les activités visant à fomenter la révolution, puis une galerie de portraits d'anarchistes notoires, quoique quelque peu tombés (eux-mêmes, ou plutôt leur effigie?) dans l'oubli.

cours. «Marchez noir», qu'ils disent. On peut aussi se procurer un exemplaire du (UN)Manifesto de The Vortex Faction, un proche collaborateur de l'INVN, dit-on dans les cercles initiés.

Plus loin, un tableau synoptique refait la chronologie, sous un mode bien approximatif et lui-même anarchique, de l'histoire du tumultueux mouvement. On y retrouve même la mention du groupe punk Crass qui, à la fin de années 70, était la quintessence même de l'anarchie, capable de faire passer les Sex Pistols pour des enfants de chœur.

Depuis 1991, l'Internationale Numismatique Virologie consacre le plus clair de ses énergies à infester le système capitaliste en entier (pourvu que le billet de banque soit tenu comme l'une de ses manifestations). Des centaines et des centaines de billets de banque ont été estampillés par ce conspirateur amusé qui s'infiltrait doucement dans le tissu social. «Survival virus de survie», dit l'estampe. L'art comme virus? La métaphore est trop lourde de sens pour la reconduire impunément

(bon sang, on parle de maladie, ici: toutes les métaphores ne sont pas bonnes à faire, elles ont des conséquences, disait en somme Susan Sontag il y a quelques années). Mais, à sa décharge, il faut dire que Beauséjour manipule la bestiole avec soin: paradoxalement, son virus est un virus de survie.

Reste que les activités de résistance de la Numismatique — «une désorganisation utopiste vouée à l'étude, l'expérimentation, la conservation, la dissémination et la promotion de la contremarque des

monnaies contemporaines et de leur potentiel révolutionnaire», selon ses dirigeants — s'infiltrèrent dans le système, question de fragiliser l'hégémonie bourgeoise de la trésorerie. Dans la petite salle, justement, on retrouve un petit musée, une vitrine contenant des billets «contre-marqués» et ayant malgré tout survécu à l'éradication à laquelle cette modification les destine normalement. Ici, des artistes et des agitateurs, presque tous dûment identifiés, sont retracés, établissant une généalogie singulière, une tradition dans laquelle s'inscrit (lui-même, certains pourront le lui reprocher) l'anarchiste.

Un de ces noms, Guillotine Poubelle, vous mettra peut-être la puce à l'oreille. Tous ces noms ne sont pas de vrais noms. L'artiste lui-même nous le confirmera. La généalogie est partiellement fautive, mais pas tout à fait. L'estampilleur n'est pas seul au monde, constate-t-on. Cependant, faussaire, de la même façon que l'artiste Juan Fontcuberta, qu'on a vu à quelques reprises, il manipule joyeusement le faux et le vrai, l'illusion, l'entourloupette. En cela, Beauséjour et Dubé sont d'actualité, usant de moyens muséographiques pour jouer sur notre crédulité.

## L'art et l'histoire

Au delà du sentiment de complexité que suscite cette installation chez le spectateur qui s'y abandonne (comme quoi l'art n'est pas inutile, il induit des réactions), il faut dire combien les ficelles tirées par l'INVN sont connues. L'idée d'un musée des utopies n'est certes pas nouvelle (les artistes se sont inspirés assurément de Marcel Brodthaers). L'idée de faire de l'archivistique dans un contexte de galerie non plus. Mais ici, les ficelles sont bien tirées et ne sont

pas trop grosses. Le local, sorte de scène inclinée de théâtre, indique la mise en scène. De plus, cette scène est bel et bien identifiée comme un musée d'art moderne à vendre pour cause de faillite, un musée dont les activités, faut-il se surprendre, avaient débuté en 1968.

Mais encore. Avec cette galerie de portraits, Beauséjour et Dubé reprennent à leur compte un type de disposition bien connu dans l'histoire, celle que la bourgeoisie connaît. L'hommage espiègle à ces révolutionnaires de tout acabit nomme bien la désuétude de la révolution que semblent constater les deux compères, bien qu'ils résistent à leur tour. La paire d'agitateurs de bon ton fait un triste constat: l'oubli aurait embrassé ces figures autrefois contestataires. Aucune des figures célébrées n'est identifiée sur l'affiche qui reproduit leurs traits (vous pourrez tout de même consulter la liste au comptoir de la galerie). Accusera-t-on l'INVN de tomber dans la mystification? Ici, si vous le voulez bien, souffrez que nous ne vous révélions pas notre score au jeu de la devinette, ce serait honteux. Mystifiant? Déplorons plutôt notre ignorance (en fait, les William Blake, Proudhon, Nietzsche, Thomas More, Rosa Luxemburg, Max Stirner, nous les connaissons, mais leur portrait?) en matière d'iconographie.

En cela, *Spare Some Social Change* en veut moins à votre argent qu'à votre conscience sociale. «La révolution ici ne peut que rater et elle ratera. Mais laissez-nous la faire», disait Georges Ribemont-Dessaigne en 1929. En 2001, l'Internationale Numismatique Virologie inscrivait l'énoncé sur son communiqué de presse. On n'a plus les révolutionnaires qu'on avait, dirait sans doute le pauvre Dessaigne.

## L'art de l'implicite

## PLAN D'EAU

Marie A. Côté

RÉCAPITULATION:  
PEINTURE DE GENRE  
DÉSASSEMBLÉEJoseph Branco  
Galerie B-312  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
espace 403  
Jusqu'au 10 février

## SONIA PELLETIER

Il y a longtemps que l'on avait pu voir une exposition du duo Joseph Branco et Marie A. Côté. Précisons que ceux-ci ont souvent choisi d'exposer dans des espaces en location, pour lesquels la diffusion est le plus souvent assumée par les artistes eux-mêmes. Il faut donc être à l'affût. La dernière exposition de leur travail en solo remonte à 1997 dans l'édifice Peck, situé sur le boulevard Saint-Laurent à Montréal. On les reverra bientôt en avril, à la galerie Occurrence, à Montréal.

## Plan d'eau

Nul doute que les préoccupations premières de Marie A. Côté relèvent d'une tendance formaliste. La mise en espace de ces quatre assemblages, présentés au sol sous le titre *Plan d'eau*, en témoigne d'emblée. Dès l'entrée, hormis la pièce constituée d'une lumière qui, projetée sur le mur, fait frémir l'eau contenue dans un bol, les trois autres pièces entretiennent plus évidemment des liens entre le dessin et la sculpture. Ce sont trois pièces dont les configurations sont géométriques. On y retrouve respectivement un carré fabriqué avec des verres, des pots de terre cuite et des bouteilles vides en verre et en plastique telles qu'on en trouve dans le commerce. Une seconde pièce, de forme circulaire, se présente en son centre avec du cuivre en aplatissement sous un amas de glace. Des bouteilles encerclent le tout.

S'ajoutant à ces derniers éléments,

un rectangle est proposé à partir d'un tissu bleu de polyéthylène pouvant se dérouler pour compléter la forme avec des tuyaux de cuivre minutieusement agencés. La couleur du verre, sa transparence ainsi que la lumière sur les matériaux sont autant de qualités qui renforcent le choix des éléments comme motifs décoratifs. On aura compris que ces œuvres sont très visuelles. Par ailleurs, l'esthétique et l'ornementation qui prévalent dans ce travail empêchent d'adhérer étroitement au propos voulant que l'élément décoratif soit «porteur d'un message politique». Des ressemblances avec des plans d'architectes, des tapis sculpturaux ou des dessins en trois dimensions, oui! Mais «la signification qui se dégage de cet ensemble de sculptures se tourne résolument vers cette préoccupation vis-à-vis la précarité actuelle de l'environnement naturel et en particulier ce qui concerne la disponibilité de cette ressource essentielle qu'est l'eau potable», comme l'explique le communiqué émis par la galerie, non! La source d'inspiration de l'artiste ne doit pas être confondue avec un code intelligible.

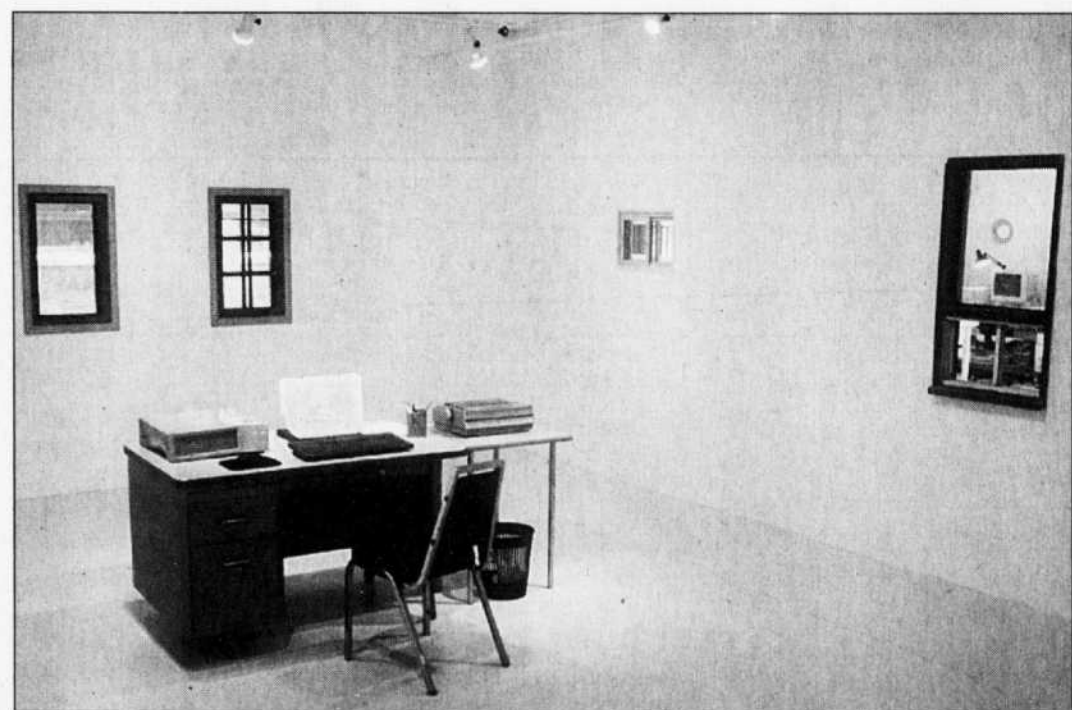
Pour rêver d'un passé,  
d'un présent et d'un futur

Pour ceux qui n'auraient pas suivi la démarche artistique de Joseph Branco, la signification intrinsèque à *Récapitulation* n'apparaîtra pas d'emblée. Au delà de la présence d'objets réels et fabriqués, présentés ici dans un espace imitant celui d'un bureau, il faut savoir que la Galerie B-312 fut à l'origine, en 1990, un lieu loué par les deux artistes afin de mettre sur pied une exposition. Apparemment, l'endroit est resté le même. Une dizaine d'années plus tard, Branco propose une sorte de retour faisant appel aux chemins conceptuels, idéologiques et matériels qui ont marqué sa démarche afin de prendre la mesure temporelle qui sépare les deux expositions. Cette distance, il la perçoit comme une «conscience du temps qui unit et sépare». Pour lui, «récapituler, c'est suivre le cours d'une pratique artistique, c'est vouloir intégrer le passé au présent. [...] Une récapitulation procède aussi par abréviation, par condensation ou par contraction, et ces notions conviennent très bien pour décrire la manière dont je conçois mes tableaux».

En pratique, et peut-être en souvenir du premier espace loué, des ouvertures ont été pratiquées dans des murs; deux d'entre eux ont également été construits pour les fins de l'essai. Ces fenêtres sont tout ce qu'il y a de plus fonctionnel et comment sur l'intérieur des bureaux de la galerie. Pour ponctuer cet espace ou cette distance temporelle, des objets usuels de bureau réalisés avec des matériaux variés — imprimante et souris moulés en cire, disque dur et clavier en cé-

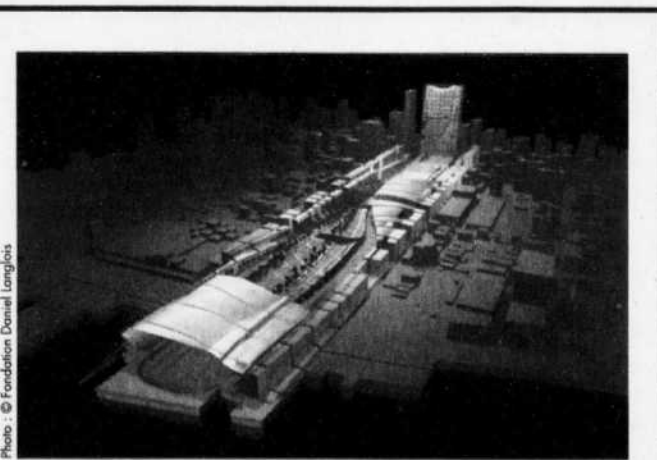
ramique, écran d'ordinateur en résine — côtoient des objets réels du quotidien: porte-crayons, corbeille à papier, bureau de travail, chaise. Les tableaux semblent être des fenêtres sur lesquelles on peut voir notamment une sérigraphie de militaires, lire des prénoms gravés ou simplement constater la présence d'un trou, comme si la vitre avait servi de cible.

Somme toute, Branco a gardé intacte sa volonté de «rendre l'existence de ces œuvres aussi sensible et réelle que celle des choses» et il continue de «rechercher une expérience vraie à travers les petites choses afin de ramener toute vérité au ras de la banalité du quotidien». Il propose en plus ici une expérience onirique. Le fait est connu: chaque fois que l'on regarde par la fenêtre, on se prend à rêver. Cet aspect poétique constitue à notre avis la force majeure de l'installation-récapitulation.



Récapitulation: peinture de genre désassemblée, de Joseph Branco.

SOURCE GALERIE B-312



## villes en mouvement

du 15 novembre 2000 au 1<sup>er</sup> avril 2001

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 www.cca.qc.ca

Présenté par

Scotia Capitaux

Service de Montréal

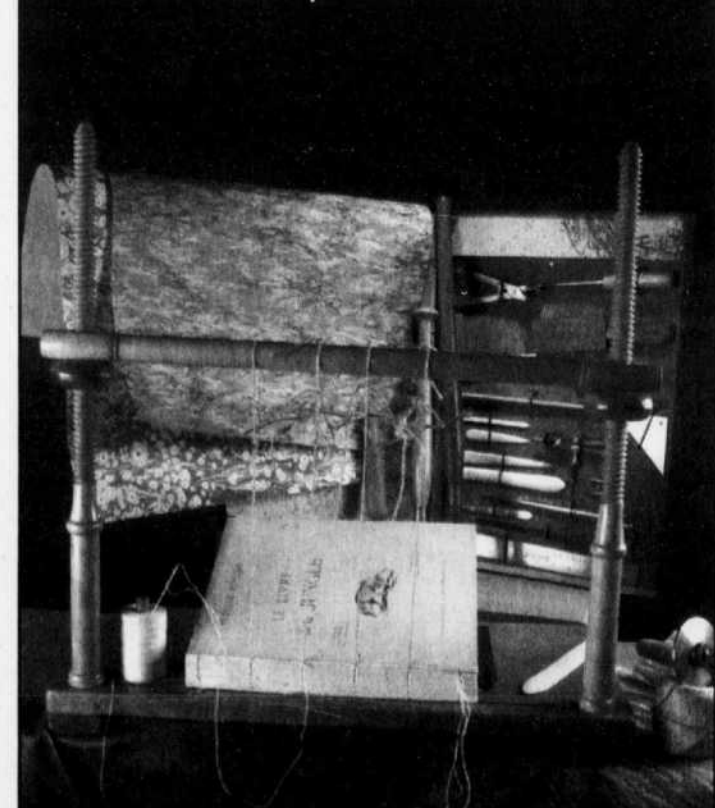
UNION FRANÇAISE

STCUM

De la création littéraire à la création artistique

## 34 reliures d'art

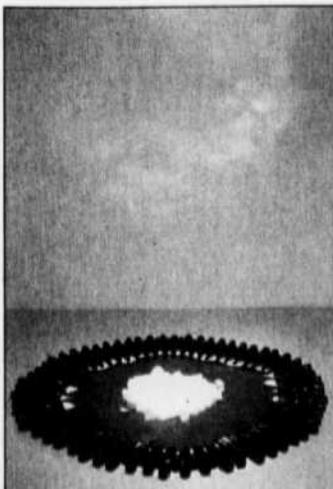
de la Bibliothèque nationale du Québec



du 25 janvier au 10 mars 2001

1700, rue Saint-Denis

du mardi au samedi - 9 h à 17 h - entrée libre

Bibliothèque nationale  
du QuébecSOURCE GALERIE B-312  
Plan d'eau, de Marie A. Côté.

## LE DEVOIR

Dans le sud-ouest de la France, un an après l'ouragan qui a ravagé la forêt de pins, l'heure est à la réflexion sur le design paysager du plus grand boisé d'Europe: la forêt des Landes d'un million d'hectares plantée sous Napoléon III.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Sabres, France — L'équivalent de deux ans et demi de récolte de bois détruit en l'espace d'une nuit: le grand jardin de pins maritimes planté par Napoléon III sur 10 000 kilomètres carrés est tombé comme de vulgaires allumettes, le soir du lundi 27 décembre 1999, dans le sud-ouest de la France.

Un an après «la tempête», comme on l'appelle là-bas, le design paysager à l'échelle d'une région tout entière est sur la sellette, qu'il s'agisse de l'hydrologie ou de l'avenir de l'industrie du bois.

D'ores et déjà, une réflexion s'impose: la nécessité d'une gestion plus concertée de la ressource naturelle, d'un aménagement du territoire pluridisciplinaire et ascendant, soit exactement le contraire de la décision centralisée tombant de Paris en 1857, décréte par Napoléon III.

Pour mieux comprendre l'histoire de cette formidable expérience paysagiste qui a donné naissance à la forêt des Landes, le plus grand massif forestier d'Europe, un détour s'impose par l'Éco-musée de Marquèze, à Sabres, au sud-est de Bordeaux.

Marquèze, au cœur du parc naturel régional des Landes de Gascogne, raconte l'histoire de la mutation profonde du paysage naturel et socioéconomique à la suite de l'arrivée de la sylviculture.

#### Lande désertique

Les Landes forment un immense triangle longeant 230 kilomètres de côte atlantique, depuis la célèbre région des vins du Médoc, au nord, jusqu'aux portes du Pays basque, au sud. La région tire son nom de la végétation de lande rase, de maigres buissons qui arrivaient tant bien que mal à pousser sur un sol pauvre et marécageux.

Dans ce désert landais, les bergers, coiffés d'un béret noir, vêtus de gros manteaux en peau de mouton et montés sur des échasses (selon un modèle leur permettant de rester au sec, de marcher plus vite et de dominer leurs troupeaux), emmenaient pacager leurs moutons. Les «longues jambes» étaient aussi des messagers errants et des conteurs, dépositaires de la tradition orale, de hameau en hameau, ces «quartiers landais», comme celui reconstitué à Marquèze: quelques maisons blotties les unes près des autres dans cette immensité balayée par les vents venus de l'Atlantique.

Les bâtisses aux toits à trois pentes typiques tournaient d'ailleurs le dos à l'océan, la toiture arrière venant presque toucher le sol pour mieux protéger le bâtiment du souffle de la mer. Ces bourgades étaient, écrit François Mauriac dans *Thérèse Desquérioux*, comme «une extrémité de la terre [...]: quelques métairies sans église, ni mairie, ni cimetière, disséminées autour d'un champ de seigle, [entourées] de marécages, de lagunes, de pins grêles, de landes». Ces quartiers constituaient de petites unités agropastorales autosubsistantes où rien n'était gaspillé.

En 1857, Napoléon III oblige les communes à creuser des fossés pour drainer l'humidité afin de planter des pins maritimes. La décision visait un objectif autant écologique qu'économique: fixer la dune côtière et développer une industrie locale, explique François Billy, ingénieur agronome et fonctionnaire chargé de mission au patrimoine naturel dans la région.

La récolte traditionnelle de la résine destinée à être distillée en térébenthine prend de l'ampleur. Aux abords de Marquèze, de nos jours, de longues échancrures dans l'écorce des pins rappellent ce gemmage. Le gemmeur (résinier) incisait la fibre claire du bois pour faire s'écouler la résine dorée dans un petit pot de terre cuite accroché en contrebas (non sans rappeler le seau dans lequel s'écoulait jadis l'eau d'érable dans nos contrées). L'industrie des pâtes et papiers, exigeant du bois non résiné, mettra ensuite fin aux gemmeurs.



# La forêt qui soigne ses blessures

#### Forêt cultivée

Le paysage, résume François Billy, est ainsi passé d'une immensité vide où poussaient des oasis, des bosquets de pins, à des clairières ouvertes au cœur d'une immense forêt, non pas artificielle mais «une forêt cultivée», précise François Billy.

Le soir du lundi 27 décembre 1999, un ouragan venu de l'océan Atlantique soufflant à plus de 200 kilomètres à l'heure est venu déraciner ou casser comme de vulgaires crayons les arbres de la moitié nord de la forêt. Ce sont en tout 25 millions de mètres cubes de bois qui sont tombés, résume Guy Gallay, responsable de l'inventaire forestier de l'Observatoire de la forêt nationale français. Dans le Médoc, sur la façade atlantique du département de la Gironde, au nord de la forêt des Landes, de 80 à 90 % des arbres ont été touchés, précise M. Gallay. Dans le département des Landes, un tiers de la forêt a été touché, dans sa partie nord où est passé l'ouragan.

A présent, les répercussions sur l'hydrologie pourraient être considérables puisque ces arbres détruits ne pompent plus leur cinquantaine de litres d'eau par jour. «Dans le Nord-Médoc, il y a des remontées des plans d'eau l'hiver qui vont s'aggraver suite à la tempête», confirme M. Lesgourgues, ingénieur forestier, délégué du Comité interprofessionnel des bois d'Aquitaine (CIBA) et le «Monsieur Tempête», responsable de la coordination de l'action post-tempête.

Béatrice Réaud, fonctionnaire chargée de mission au tourisme et diplômée en aménagement du territoire et tourisme, souligne également l'attention apportée actuellement au cycle de l'eau à l'échelle de toute la région. Une table ronde de concertation, de réflexion et d'action est en projet afin de rassembler toutes les parties prenantes et définir un schéma d'aménagement et de gestion des eaux (SAGE). Au centre du massif des Landes, la cohabitation difficile entre les pins et une agriculture développée au cours des 50 dernières années soulève d'autres problèmes hydrologiques. L'agriculture traditionnelle exige des drainages plus importants que pour le pin. Sans parler des problèmes d'érosion émanant de l'activité humaine, notamment le pompage de l'eau pour arroser les cultures, qui se traduisent en bout de chaîne par un ensablement du bassin d'Arcachon, cet immense lac relié à l'océan et qui reçoit les eaux de la principale rivière drainant tout le bassin versant des Landes, la Leyre. Parallèlement, le recours aux engrais dans ces sols pauvres entraîne des problèmes de nitrates dans les nappes phréatiques ainsi que dans le bassin d'Arcachon.

La tempête vient finalement s'inscrire dans l'évolution de l'écosystème d'une immense région sous la main humaine. La catastrophe naturelle a sans doute accéléré une prise de conscience: la nécessité de gérer de manière concertée la ressource naturelle, une démarche systémique, multidisciplinaire, à partenaires multiples, plutôt ascendante.

#### Monoculture ou pas?

L'après-tempête vient aussi soulever la question du reboisement et de la monoculture du pin. «C'était une forêt artificielle, certes, explique M. Lesgourgues, mais à partir d'une essence autochtone. Cela correspondait à l'extension de zones forestières existantes. La question d'introduire une essence alternative se pose aussi aujourd'hui. Mais les sols sont pauvres, les pluies faibles, les plans d'eau remontent en surface l'hiver, il y a des gelées l'hiver et des températures jusqu'à 40 degrés l'été.

Il n'y a pas beaucoup de choix en matière d'espèces alternatives.»

Enfin et surtout, les risques de catastrophes naturelles (l'ombre du réchauffement climatique plane évidemment) remettent en question la nature même de l'investissement sylvicole. «Tout le monde s'interroge sur l'occurrence d'autres événements de ce type», confie M. Lesgourgues. «On réfléchit en termes de risque forestier. Avant, la forêt était un placement sûr. Maintenant, avec les incendies, les problèmes phytosanitaires [maladies et parasites], les événements météorologiques, c'est devenu un investissement à haut risque à long terme, sur 50, 100 ou 200 ans. Il n'y a aucune garantie de prix [du bois], à la différence des agriculteurs. Il faut réfléchir à un mécanisme pour le sylviculteur, à une forme d'assurance à long terme.»

Tout cela vient finalement rappeler que dans le paysage et l'aménagement du territoire, les aspects sociaux, économiques et écologiques sont indissociables, quelle que soit l'ampleur de l'échelle, dans l'espace comme dans le temps.

carouyer@home.com

Marquèze: l'Éco-musée de la Grande Lande est ouvert d'avril à novembre. Renseignements: [www.parc-landes-de-gascogne.fr](http://www.parc-landes-de-gascogne.fr) ou (33) 5 58 08 31 31.

Ce reportage a été réalisé avec la collaboration d'Air Transat et de [www.raileurope.com](http://www.raileurope.com).

#### REGARDS OBLIQUES

Conférence sur les BIA (*business improvement areas*, ou zones d'amélioration des affaires), «*Staying Competitive On Main Street*», du 25 au 27 mars, à Toronto, dont une allocation de l'urbaniste Allan Jacobs, de San Francisco. Renseignements: % 1 800 546-9177, (416) 889-4111 ou [www.torontobia.com](http://www.torontobia.com).

Mémoire de tempête — *Le bois de Boulogne*, reportage photographique sur les dégâts de la tempête de 1999 au bois de Boulogne à Paris par Philippe Earnian (Corbis/Sygma), Le Cherche Midi éditeur ([www.cherche-midi.com](http://www.cherche-midi.com)), 2000.

Ouvrier

récoltant

la résine

des pins



PHOTO: CHARLES-ANTOINE ROUYER

Arbres cassés (Médoc, trois jours après la tempête).

Dans le département des Landes, un tiers de la forêt a été touché, dans sa partie nord où est passé l'ouragan.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0861  
Courriel: [idm@idm.qc.ca](mailto:idm@idm.qc.ca)  
Site Web: <http://www.idm.qc.ca>

## Participez au Salon international des inventions et nouveaux produits de Genève

#### L'IDM ET LE SALON DES INVENTIONS

L'Institut de Design Montréal sera présent de nouveau cette année au 29<sup>e</sup> Salon des inventions, des techniques et produits nouveaux de Genève.

Ce Salon, reconnu comme la plus importante exposition d'inventions, compte des participants provenant de plus de 40 pays. L'an dernier, près de 700 exposants, 650 journalistes et 65.000 visiteurs étaient présents. Des prix et des distinctions sont remis pour attester de la qualité des nouveaux produits présentés. En particulier, un prix prestigieux de **design industriel** est accordé par le jury de cet événement.

#### PRÉSENTER VOS NOUVEAUX PRODUITS

Pour promouvoir le design d'ici, l'IDM aura un stand à ce salon. Nous invitons les **designers** et **entreprises** à y présenter leurs nouveaux produits.

Il s'agit d'une occasion exceptionnelle de rencontrer des fabricants, distributeurs, promoteurs, de même que des responsables d'organismes industriels et commerciaux étrangers susceptibles de diffuser votre produit dans le monde entier.

#### ASSISTER AU SALON AVEC L'AIDE DE L'IDM

Si une participation à ce salon sous la bannière de l'IDM vous intéresse, n'hésitez pas à nous contacter au (514) 866-2436 avant le 14 février pour nous faire part de votre intention.

Une aide financière pourrait vous être accordée.\*

Faites vite... les places sont limitées!

\*Certains critères s'appliquent.

#### RENSEIGNEMENTS UTILES

**Événement:** Salon international des inventions, des techniques et produits nouveaux de Genève

**Dates:** 4-8 avril 2001

**Lieu:** Palexpo - Genève, Suisse

**Site Web:** [www.inventions-geneva.ch](http://www.inventions-geneva.ch)